

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

3ème année, No 109 — Samedi, 5 juin 1886
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. **5** CENTS

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



L'ASCENSION

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 3 juin 1886

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Ceux que nous avons perdus, par Paul Jaffite —Un drame à Tomsk.— De la beauté.—Poésie : Le curé de Bazeille, par Paul Deroulède.—Près d'un berceau —Le charbon remplacé par le gaz.—Un conseil par semaine.—Récréations de la famille.—Rébus—Feuilleton : Les deux Sœurs (suite.)

GRAVURES : L'Ascension.—Le Merle.—Gravure du feuilleton —Un drame à Tomsk —Rébus.

Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	\$50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
86 Primes, à \$1	86

94 PRIMES \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

PRIMES MENSUELLES

VINGT-CINQUIÈME TIRAGE

Le vingt-cinquième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de MAI), aura lieu lundi, le 7 juin, à huit heures du soir, dans la salle de conférence de *La Patrie*, 35, rue Saint-Gabriel. Le tirage se fait par trois personnes choisies par l'assemblée. Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



Je viens de lire un récit qui m'a fait dresser les cheveux sur la tête.

Jean Mistral, qui avait été détenu pendant plusieurs années dans l'asile des aliénés de Montpellier (France), a été remis en liberté en vertu d'une ordonnance judiciaire. Sa fortune, avec les intérêts qui se sont accumulés depuis qu'il a été interné à l'asile, s'élève à 65,000,000 de francs.

Cet homme est aujourd'hui à la recherche de sa femme, et l'histoire de sa vie est bien triste.

En 1835, la famille de Mistral réussissait à chasser de France la femme de ce dernier, parce qu'elle avait refusé d'accepter une pension et se faire passer pour une personne de mauvaise vie. Les parents de Mistral voulaient faire annuler le mariage de leur fils.

Ce malheureux, bien qu'il soit parfaitement sain d'esprit, paraît bien plus âgé qu'il ne l'est réellement, son séjour à l'asile a altéré sa santé.

Lorsqu'il a été amené devant le tribunal, il a été démontré que la réclusion dans la maison de santé n'était pas justifiable. Il avait épousé, dans sa jeunesse, sans le consentement de sa famille, une jeune actrice, et ses parents refusèrent de lui servir une pension. Pendant quelque temps, les appointements que sa femme touchait à l'Opéra suffirent aux besoins du ménage, mais plus tard, ils furent forcés de se faire musiciens ambulants. La femme de Mistral consentit enfin à se séparer temporairement de son mari, avec l'espoir que celui-ci se réconcilierait avec sa famille.

Aussitôt que Mistral se rapprocha de ses parents, ceux-ci le firent enfermer dans une maison de santé.

Il n'a point revu sa femme depuis son arrestation, et aujourd'hui qu'il est entré en possession de sa fortune, il fait des démarches pour la retrouver.

. Ainsi, ces choses-là peuvent arriver. Il peut se faire que dans le pays le plus civilisé et le plus savant, on emprisonne un homme sous prétexte qu'il est fou, et le malheureux y passe vingt ans de sa vie, sans que personne ne s'inquiète de lui, sans qu'un jour, un seul jour, on vienne douter de la folie de ce reclus qui, cependant, jouit de toute sa raison.

Cela peut vous arriver, à vous, à moi, à n'importe qui.

Est-il possible de se figurer ce qu'un homme, victime d'une pareille erreur, doit souffrir, loin des siens, de ses amis, de tout ce qui lui est cher, relégué loin du monde, dans une maison où, pour comble d'horreur, il ne rencontre que des idiots et des insensés.

Pendant vingt ans il ne cesse de répéter qu'il est sain d'esprit, tous les jours il réclame la liberté, le soleil et le droit de vivre : on ne lui répond que par un haussement d'épaules ou un sourire ironique.

Il entend murmurer constamment autour de lui : —Celui-là est atteint d'une folie douce, qui consiste à soutenir qu'il n'est pas fou.

Si, pris d'un accès de colère bien légitime, il s'emporte et menace de briser sa prison, vite on lui met la camisole de force et on lui applique des douches.

. Oui, ces choses arrivent.

L'aventure de Mistral en est la preuve, et moi-même j'ai été témoin d'un fait étrange, du même genre, il y a plus de vingt ans.

C'était dans une petite ville du nord de la France. Un jour, au diner, on vient annoncer à mon père qu'un courtier, que nous connaissions bien, venait d'être interné dans une maison de santé.

—J... est fou ? et depuis quand ?

—Il paraît que cela date déjà depuis quelque temps, mais ce matin il a eu un accès de fureur, il a brisé des meubles chez lui et menacé sa femme de la tuer.

Le pauvre J... était bel et bien coffré, et bientôt on n'y pensa plus.

Un mois plus tard, mon père, qui n'avait plus parlé de cette affaire, dit à ma mère :

—J... n'est pas fou. J'ai observé depuis un mois, et je suis convaincu qu'il y a là-dessous tout un drame de famille. Sa femme est une coquine, et je vais le prouver.

Le soir même, il partait pour la localité où se trouvait la maison de santé.

A son arrivée, on lui apprit que J... s'était évadé le matin, en chemise, mais qu'il avait été repris, et qu'en ce moment on était en train de lui appliquer quelques bonnes douches pour le calmer.

—M. le directeur, je vous prie de faire cesser le supplice que l'on fait subir à ce malheureux. Il n'est pas fou.

—Pas fou ! un homme qui se sauve, et en chemise encore. Allons donc !

—Il n'est pas fou, et se fut-il évadé sans chemise, qu'il n'en serait pas plus insensé pour cela.

Une conversation sérieuse s'engagea ; le directeur fut mis au courant de tous les détails intimes de la vie du pauvre diable que l'on fit venir.

Il faillit s'évanouir en apprenant que mon père savait tout. Il raconta qu'en effet sa femme le trompait, et que c'était à la suite de la découverte de son malheur, qu'il avait menacé la misérable de la tuer. Aussitôt, le complice de l'infidèle, qui était médecin, avait fait les démarches nécessaires pour le faire interner. Il n'avait pas voulu faire ces révélations, afin de ne pas afficher son déshonneur, et par pitié pour son fils, un enfant qu'il adorait. Il avait cherché à sortir de l'asile afin de gagner la Belgique, décidé à ne plus revenir en France.

On le remit en liberté deux jours plus tard, mais la découverte que l'on avait faite se répandit comme une trainée de poudre, et à son retour il apprit que sa femme et son complice s'étaient enfuis.

Que serait devenu le malheureux interné, si un homme de cœur ne s'était pas occupé de lui et ne l'avait délivré ?

Il serait peut-être encore enfermé, il serait devenu maintenant fou ou aurait succombé à la peine.

. Je sais bien que ces cas là sont très rares, mais enfin, il suffit qu'il y en ait un seul pour qu'on soit persuadé de la nécessité de prendre les plus grandes précautions pour en empêcher le retour.

Parfois la constatation de la folie est assez difficile, surtout quand il s'agit de manies spéciales qui ne deviennent évidentes qu'en certaines circonstances.

Il y a quelques années, feu le juge Loranger, accompagné de quelques amis, visitait l'asile de la Longue-Pointe.

A peine était-il entré, qu'un malade, qu'il avait bien connu autrefois, vient à lui, lui serre la main et se met à causer de l'air le plus naturel du monde.

Pendant tout le temps que dura la visite, il parla de différentes choses, s'enquit de la santé de ses amis, parla de politique, de littérature, de science, avec un bon sens, une sûreté de jugement extraordinaire.

Ses auditeurs en étaient tout étonnés.

Il lut dans leur regard ce qui se passait en eux, et dit :

—Vous fais-je l'effet d'un fou ? et ne croyez-vous pas qu'il est vraiment inhumain de me retenir ici, avec ces pauvres insensés. De grâce, mon ami, mon cher juge, usez de votre influence pour me faire sortir d'ici.

Il y avait trois heures que l'on parlait, et vraiment c'était à croire que les médecins s'étaient trompés en déclarant qu'il était privé de sa raison.

Il reconduisit les visiteurs jusqu'à la porte et prit congé d'eux en disant :

—Ainsi, je compte sur vous, juge, vous me ferez sortir bientôt, vous aurez fait une bonne action et vous en serez récompensé... *Je vous réserve une place à ma droite, car je suis Jésus-Christ !*

Crac ! la machine venait de se détraquer.

Il était bien fou.

. On sait que les ivrognes fournissent la plus grande quantité de fous.

Est-ce à dire que l'intempérance conduit à la folie ? Oui et non.

Un savant aliéniste, dit en effet : "S'il est vrai que l'ivrognerie est souvent la cause de la folie, il faut reconnaître aussi que le penchant à l'intempérance est le résultat d'un défaut d'équilibre du cerveau et que les personnes qui souffrent de cette affection cherchent un remède dans les stimulants."

L'usage des narcotiques et l'abus du tabac, sont des causes fréquentes de folie.

Comme conséquence du principe prôné que l'ivrognerie entraîne la perte de la raison, nous voyons que les pays froids, où l'on consomme beaucoup d'alcool, figure en tête des tableaux de la folie.

La grande Bretagne a 79,000 fous, sur une population de 30 millions d'habitants.

La Suède : fous 5,000 ; population 2,600,000.

La Belgique : fous 7,000 ; population 5 millions.

La France : fous 50,000 ; population 38 millions.

Je n'ai pas les chiffres du Canada, et du reste, nos statistiques sont si négligées, qu'on ne peut guère s'y fier.

Comme je ne voudrais pas être taxé de méchanceté envers mon propre pays, je vous donnerai comme exemple d'exactitude, les statistiques du Nord-Ouest :

On lit en effet dans ce document officiel : "Hommes de profession, 1,100, et plus bas pour expliquer ce nombre ; gendarmes, 750."

Du moment où les gendarmes sont des hommes de profession, je n'ai plus rien à dire.

Dans une autre page : journalistes et hommes de lettres, 2 ; et ailleurs, journaux 5.

Il y a donc trois journaux qui ne sont rédigés ni par des journalistes ni par des hommes de lettres ! Par qui, alors ? Par les gendarmes, peut-être !

Vous voyez le cas qu'il faut faire des chiffres du gouvernement.

. Ces mots de folie et de Nord-Ouest m'amènent naturellement à penser à ce malheureux qu'on a exécuté, il y a six mois.

Six mois et quelques jours à peine se sont écoulés, et le cercueil du pauvre patriote vient d'être remis en partie à découvert pour permettre de placer à côté une autre bière.

Le bruit des coups de pioche a réveillé le mort qui venait de s'endormir.

« Que me veulent donc encore les vivants ? Après tant d'outrages et de hontes, vient-on chercher mes os pour les disperser et leur infliger une avanie de plus ? Les vampires ont pris tout mon sang, laissez-moi dormir, vous n'aurez plus rien à dévorer. Je n'avais que mon cœur et je l'ai donné à mon pays. Vous qui m'avez refusé la liberté de vivre, ne pouvez-vous au moins respecter mon dernier sommeil ? »

C'est une visite qui t'arrive, mort ! Le ver va avoir une nouvelle proie, et toi une compagne. Celle qui vivait de ta vie est morte de ton supplice. Vous allez partager encore la même couche, le même lit va vous recevoir. Riel, c'est la mère de tes fils qui vient reposer près de toi !

Bourreau ! ton œuvre sera bientôt complète.

Dans quelques jours on creusera un nouveau trou pour la mère, et l'œuvre sera terminée.

L'aigle est mort, son aire a été renversée, mais les aiglons vivent !

. Je retiens ma plume et vais vous parler bien vite d'autre chose.

Il paraît que l'Institut du Canada, notre Académie, la Société Royale vient de se réunir et d'examiner les travaux qui lui ont été soumis.

Les séances n'ont pas été longues, on n'avait pour ainsi dire rien à faire, presque rien à lire. La section française, surtout, n'a pas brillé.

Ce n'est sans doute pas tout à fait sa faute. Si on avait nommé plus de littérateurs et moins de politiciens, les choses iraient peut-être mieux, mais je ne veux rien dire.

Il y a beaucoup, il y a tout à faire pour encourager la littérature chez nous, et il n'en tient qu'à nous de tenter quelque chose en ce sens.

Il est véritablement inconcevable de constater que personne n'a encore pensé à offrir à la section française des prix en argent, ou médailles, pour être distribués aux auteurs d'ouvrages, prose ou poésie, acceptés par la Société Royale.

On voit tous les jours des maquignons se réunir et se cotiser pour donner des prix à la bête qui courra le plus vite, et personne ne pense à stimuler le travail intellectuel.

Le gouvernement donne des prix aux propriétaires de bêtes à cornes, de poules, de mulets ou de porcs, mais jamais l'idée ne lui est encore venue de récompenser les propriétaires d'intelligences supérieures et de producteurs d'œuvres utiles et bonnes.

Je vois à chaque instant de gros marchands de Québec et de Montréal souscrire à des machines quelconques, et je n'en ai pas encore vu un seul consacrer cent ou deux cents piastres à la récompense d'un ouvrage littéraire.

Les mulets et les bêtes à cornes ont du mérite, mais, que diable, les êtres qui ne sont pas bêtes ont bien quelque valeur aussi !

. L'armée du Salut vient de se révéler à nous sous un nouveau jour.

L'appétit vient en mangeant, dit un vieux dicton, l'ambition suit le succès, mais ce n'est pas sans un profond étonnement que j'ai vu les adeptes de cette nouvelle religion, exprimer leur désir de régler eux-mêmes les questions politiques et vouloir servir d'arbitres entre les nations.

A la réunion qui vient d'avoir lieu à Londres, un délégué canadien dit qu'il regrettait que le Canada n'ait pas donné à l'armée du Salut l'argent que le gouvernement a dépensé pour apaiser l'insurrection du Nord-Ouest.

« Si cet argent, dit-il, nous avait été remis, les rebelles auraient tous pu être convertis et sauvés, et Riel lui-même, serait maintenant major de l'Armée. »

Le renseignement qui nous est ainsi donné est des plus précieux, et il est probable que les gouvernements en feront leur profit à l'avenir.

Pour le moment, je crois qu'on devrait, à titre d'essai, employer l'Armée du Salut au règlement

de la question Irlandaise. S'il y a succès, on verra plus tard à leur confier des affaires plus importantes, telles que la question d'Orient et celle de l'Alsace-Lorraine.

. Je vous parlais la semaine dernière des vers de Desaulniers, je disais qu'il y avait dans cette poésie, du cœur, de l'âme, du feu et un profond sentiment religieux.

Je disais aussi ces mots : J'aime l'idée de cette poésie, la grandeur d'âme du poète, la noblesse des sentiments exprimés et la chaleur du patriotisme qui rayonne de chaque vers.

J'ajoutais que je ne critiquais pas l'œuvre et que je laissais cette tâche aux vivisecteurs.

Je savais bien ce qui allait arriver.

L'autopsie a été faite, mais par un boucher maladroit, qui avoue ne pas avoir vu le corps, ne pas avoir lu la poésie en question.

Quand il arrive à cette phrase de ma causerie : « Cela me suffit. Remuez, faites vibrer quelque chose de bon, là, dans le côté gauche et je vous remercierai toujours, et vous serez poète. »

Il rend ce qui suit :

Est-ce vrai confrère que cela vous suffit ? Ne vous moquez-vous pas un peu lorsque vous nous prophétisez, comme cela, que nous serions poètes, si nous trouvons seulement le moyen de vous remuer quelque chose de bon, là, dans le côté gauche ? Et que promettez-vous donc à celui qui saurait, — je ne sais, ma foi, dans quel côté, — désopiler la rate aussi bien que vous le faites vous et votre poète ?

Moi aussi je vous remercierai toujours.

Voyez quel cœur et quelle sensibilité.

Il faut lui chatouiller la rate, c'est-à-dire de l'autre côté, opposé au cœur et à la poitrine ; je crois que ce serait plus bas encore qu'il faudrait lui remuer quelque chose.

Desaulniers et moi avons bien ri de cette machine critique si drôlement tournée.

. On s'occupe beaucoup, en France, de l'expulsion des princes de la famille d'Orléans.

Certes, je ne suis pas partisan de cette mesure, ce n'est pas ainsi que j'entends la liberté, et si j'avais l'honneur d'être député, je voterais contre cette proposition.

Cependant, il faut avouer que les Orléanistes ont fait preuve d'une maladresse incroyable depuis quelques années, mais surtout depuis la mort du comte de Chambord. Ils n'ont jamais perdu une occasion de parler hautement contre la forme du gouvernement et n'ont pas cessé de menacer et presque de conspirer contre l'ordre établi.

Qu'on ne soit pas républicain, je le comprends tout aussi bien qu'on ne veuille pas être bonapartiste ou orléaniste, mais je comprends aussi qu'on n'a pas le droit de combattre un gouvernement autrement que d'après les formes constitutionnelles.

Du reste, les républicains représentent actuellement en France l'élément conservateur, et on admet que, loin d'être un danger, ils constituent un rempart élevé contre le radicalisme qui devient de plus en plus menaçant.

. Il est maintenant bien entendu que la Saint Jean-Baptiste sera célébrée à Rutland (États-Unis), et que tout le comité général du Canada y sera présent.

On partira le 23 juin, à onze heures du soir, et on sera de retour à Montréal le 25, à six heures du matin.

C'est la première fois que l'on choisit une ville des États-Unis pour siège de la fête nationale. Il est probable que ce choix aura pour résultat de mieux grouper les sections de l'Association qui existent en Amérique et d'en former un tout homogène et compacte.

Succès à la Saint Jean-Baptiste.

. Le concert Lefebvre aura lieu dans quelques jours. Presque tous les sièges sont déjà retenus, et je ne crois pas trop m'avancer en vous prédisant une soirée extraordinaire et une salle comble.

Leon Laffitte

CEUX QUE NOUS AVONS PERDUS

DARFOIS, dans les soirs d'hiver, quand je prolonge seul la veillée, le livre commencé me tombe des mains et ma pensée se reporte sur ceux que j'ai perdus. Le foyer qui va s'éteindre jette une dernière lueur : c'est le moment où la réalité et l'illusion se confondent ; il me semble que l'âme des amis disparus voltige autour de moi ; je leur parle, et ils me répondent. Chacun de nous a ainsi ses morts, avec qui il s'entretient aux heures de recueillement : c'est là une des consolations, une des joies de la vie intérieure.

On a dit souvent que ceux que nous avons perdus revivent en nous. Ils revivent, en effet, dans notre affection, dans nos regrets ; mais ce qu'ils attendent de nous, c'est autre chose qu'une douleur stérile. Nous devons, en pensant à ceux que nous avons aimés et honorés, nous souvenir des exemples qu'ils nous ont donnés ; nous devons nous demander, dans toutes les occasions décisives, quel parti ils nous conseilleraient s'ils étaient encore là ; nous devons, enfin, nous montrer dignes d'eux par nos pensées et par nos actes.

Même en ses formes les plus naïves, le culte des morts est bon, respectable. Il y aura toujours quelque chose de touchant dans la visite d'une veuve, d'un enfant, au cimetière ; dans les soins donnés à une tombe, aux fleurs qui l'entourent. En vain on nous dit : « Il n'y a ici qu'un peu de poussière ; ce que nous avons aimé, l'être bon et dévoué, l'âme, en un mot, est ailleurs. Rien de plus vrai, sans doute ; mais il n'en est pas moins naturel, le mouvement qui nous ramène aux lieux où se fit la séparation suprême.

Il convient, d'ailleurs, que la culture du sentiment soit soumise à certaines règles, à certaines habitudes. A ce point de vue, le culte extérieur des morts peut contribuer à empêcher l'oubli chez les âmes faibles, l'excès de la douleur chez les âmes fortes. Tout ce qui est en nous a besoin d'être dirigé : il nous faut, pour y rattacher nos sentiments comme nos idées, des points fixes dans le temps et dans l'espace. Les moralistes pensent ainsi, quand ils recommandent d'avoir des heures déterminées, soit pour la prière, soit pour la méditation.

On peut encore dire que le champ du repos est un lieu admirablement propre au recueillement, au retour sur soi-même. A qui n'est-il pas arrivé de s'oublier sur la tombe de quelque être aimé, en pensant aux angoisses de la vie, aux devoirs incertains ? Qui n'a emporté, d'une heure ainsi employée, quelque résolution virile, quelque pensée forte ?

Rien, à notre sens, n'élève plus l'homme que le sentiment qui le pousse à chercher, soit dans le passé, soit dans l'avenir, ce quelque chose d'immuable qu'il ne peut saisir dans le moment présent. Le fils qui vit dans le passé, se souvenant des parents qu'il a perdus, le père qui vit dans l'avenir, préparant le sort de ses enfants, obéissent à une préoccupation de même ordre. Ils veulent échapper à cette infirmité de notre nature, qui fait que tout se renouvelle sans cesse en nous comme autour de nous ; ils poursuivent cette continuité, cette éternité, dont l'idée tourmente l'homme civilisé aussi bien que le sauvage.

Plus nous avançons dans la vie, plus le sentier où nous marchons se rétrécit, et moins il faut nous attacher au présent. Regardons soit derrière nous, soit devant nous : le souvenir, l'espérance, sont deux grandes forces pour l'homme. Et puis, pourquoi ne le dirions-nous pas ? Il est bon de penser que quelques amis se souviendront de nous, comme nous nous souvenons de ceux que nous avons perdus.

C'est ainsi qu'on a pu dire que l'amour est vainqueur de la mort.

PAUL LAFFITTE.

Madame X... a presque cinquante ans, et, malgré son âge, elle affecte une coquetterie des plus déplacées. Elle possède deux filles, âgées de vingt-deux à vingt-cinq ans, qu'elle s'obstine à appeler des *bébé*s. Une amie, agacée par cette appellation, lui dit : « Ma chère amie, je crois que vous avez tort de ne pas sevrer vos filles ; ça doit les empêcher de se marier. »



LE MERLE

LA DÉPORTATION EN SIBÉRIE

UN DRAME A TOMSK

On a appris récemment par les journaux sibériens le récit d'une lamentable histoire, nouveau et dramatique chapitre à joindre à ceux du roman nihiliste.

On sait que les déportés en Sibérie se composent de deux catégories bien distinctes : les condamnés politiques—conspirateurs russes et patriotes polonais—et les criminels de droit commun, voleurs, escrocs, assassins même, car la loi russe a, depuis longtemps, supprimé la peine de mort pour le meurtre non politique.

Dans les villes sibériennes, ces deux catégories si disparates, rapprochées par l'infortune, ne se confondent pas ensemble ; elles constituent deux sociétés rivales. Les condamnés politiques, généralement lettrés, forment une sorte d'aristocratie en butte aux défiances de l'administration et à l'hostilité des condamnés de la deuxième catégorie.

La police russe, passablement tracassière, humiliée de voir ces malheureux exilés se créer, par leur intelligence, une situation prépondérante, exercer une réelle influence et reprendre en quelque sorte leur véritable place dans la société, n'a rien trouvé de mieux que de leur opposer la classe des déportés vulgaires, des criminels endurcis.

C'est parmi ces derniers que la police locale recrute la plupart de ses agents. Cependant, pour contenir cette tourbe de malfaiteurs justement punis, les gouverneurs ont dû leur opposer les Kirghizes, les Boukhares et autres brigands du steppe, dressés à la chasse au déporté, et qui déclarent cyniquement qu'en tuant un écureuil on n'a qu'une peau, tandis que lorsqu'on tue un déporté, on en a trois : l'habit, la chemise et la peau de l'homme.

On devine quelles collisions violentes doit produire, dans un pays si neuf, parmi ces natures exaltées ou grossières, la lutte des intérêts et des passions habilement excitées par la police.

Le drame de Tomsk nous en offre un exemple saisissant.

Il y a quelques semaines, un jeune homme de vingt-cinq ans, de manières fort distinguées, était arrivé dans cette ville. Il se disait ingénieur, chargé par un puissant industriel de Russie d'Europe de visiter les mines voisines de l'Altaï. Ses papiers étaient parfaitement en règle. La police, d'ailleurs, très soupçonneuse pour ceux qui veulent quitter la Sibérie, se montre d'ordinaire fort peu défiant envers ceux qui s'y rendent de leur plein gré.

Ce jeune homme venait de loin. Il venait du fond de l'Ukraine ; et après avoir traversé la Russie sur les chemins de fer, une fois aux monts Ourals, il avait dû louer une tarantasse pour continuer son voyage.

Au moment de quitter cette ville, un incident se produisit, qui faillit l'empêcher d'aller plus loin. En exhibant son passeport—son *plakatni*—auquel rien ne manquait, il laissa voir par inadvertance à l'employé de la police un autre passeport destiné à permettre le retour en Russie d'une deuxième personne.—Cette personne était une jeune fille déportée dont le voyageur préparait l'évasion.—L'in-

génieur coupa court à tout interrogatoire compromettant en glissant quelques roubles dans la main de l'employé.

L'étranger avait abandonné à Tioumen la route qui, passant au nord des monts Altaï, va d'Europe en Chine par Omsk et Kolivan. Il avait jugé plus simple d'accomplir le restant du trajet par l'un des bateaux à vapeur subventionnés par le gouvernement russe, et qui, durant la belle saison, vont de Tioumen à Tomsk en suivant la Tourna, le Tobol, qui donne son nom à Tobolsk, ancienne capitale de la Sibérie.

A moitié chemin de Tioumen et Tobolsk on fit du bois, et le voyageur eut le temps d'examiner de près une barque que remorquait le bateau à vapeur.

Cette barque était du genre de celle que M. Edmond Cotteau a décrite dans son itinéraire si exact de Paris au Japon : *A travers la Sibérie*. C'est le véhicule qui sert au transport des déportés, "une grosse coque de navire, sans mâts et sans machine, longue de 250 pieds et large de 32.

le long du bord. Au-dessus apparaissait çà et là des têtes de femmes et d'enfants ; mais les fentes longitudinales qui servent de lucarnes sont tellement resserrées, que les malheureux, enfermés dans les flancs du navire, ne réussissent que difficilement à jeter un coup d'œil au dehors."

A la vue de cette barque d'un si lugubre aspect, le cœur du voyageur se serra : il pensa que celle qu'il brûlait de délivrer avait dû subir la même humiliation que les malheureux enfermés dans ce ponton malsain, et éprouver les mêmes souffrances.

A certains endroits où le vapeur faisait escale, la sinistre barque prenait à son bord et déposait à terre des convois de forçats. Et l'on entendait longtemps un bruit de chaînes remuées...

Un matin, le voyageur aperçut enfin les églises blanches de Tomsk, cette ville que le comte Russel-Kilough a proclamée l'une des plus jolies villes du monde. Omsk est la capitale de la Sibérie orientale, mais Tomsk a une bien plus grande importance commerciale. Dans la ville basse, située dans la vallée du Tom (la ville haute s'élève en amphithéâtre sur la colline qui longe la rive droite de cette rivière), se trouvent les bazars et les entrepôts.

Au milieu du mouvement des affaires, on ne s'étonna nullement de la présence de cet étranger. Il en vient, qui sont attirés par la production des riches mines d'or, de platine et de cuivre dont les gisements sont nombreux dans les contreforts de l'Altaï. Mais le commerce ne se borne pas là, car les habitants de Tomsk se font les grainetiers, les marchands de fourrages, les fournisseurs de bétail et même de poisson de la presque totalité de la Sibérie.

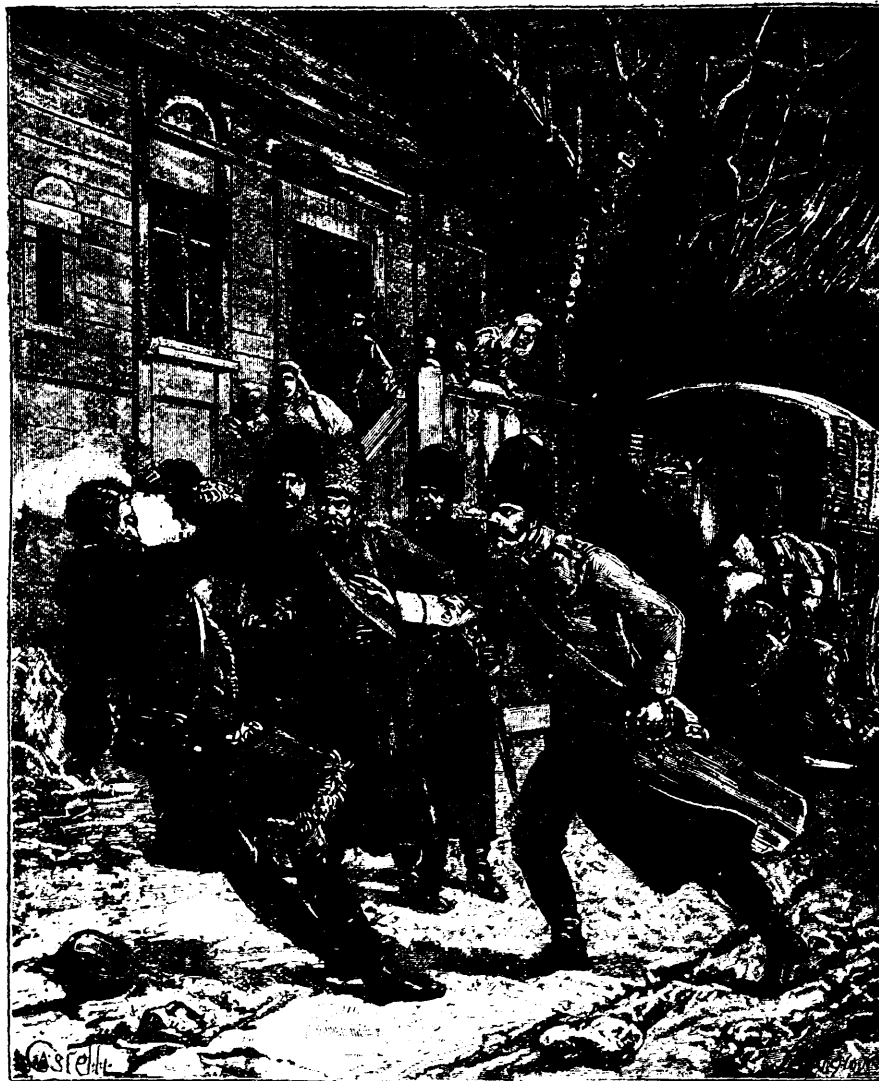
Le prétendu ingénieur avait profité de la saison favorable, très courte. Il n'avait donc point de temps à perdre. Grâce à ses passeports, il pouvait au retour suivre les grandes routes, en demandant des chevaux aux relais de postes, très bien organisés en Sibérie. C'est d'ailleurs l'unique moyen à employer : quiconque voudrait tenter de s'enfuir sans y être aidé, n'aurait pas la ressource de se cacher dans les bois : ce serait s'exposer à mourir de faim ; d'autre part, nous l'avons dit, les habitants des campagnes sont hostiles aux déportés, dans lesquels ils ne veulent voir que des criminels dangereux.

Un matin, le jeune homme traversait les rues de la ville. Au milieu de cette population très mêlée, mêlée même de Bouriates, de Halmonks, de Kirghizes, il fut remarqué par deux passants. L'un d'eux était un Petit-Russien, con-

damné à la déportation pour escroqueries. L'autre, un usurier juif convaincu de nombreux faux. Le Petit-Russien crut reconnaître le soi-disant ingénieur. Il lui sembla l'avoir coudoyé naguère, dans les prisons de Kieff, et soupçonna en lui un condamné politique en rupture de ban.

La méchanceté qui leur était naturelle, et l'espoir d'obtenir une prime donnèrent de l'activité à l'esprit inventif de ces deux hommes. Ils se concertèrent rapidement. L'Ukrainien se chargea de courir au bureau de police pour y donner l'éveil. De son côté, l'astucieux fils d'Israël s'attacha aux pas de l'inconnu, qui tournait sans défiance le coin d'un flot de maisons. Il le vit pénétrer dans la demeure d'un commerçant...

Tout en guettant sa sortie, il imagina que s'il pouvait poster près de la maison un *drochky*, sorte de fiacre découvert à deux places, stationné non loin de là, l'étranger le prendrait peut-être en sor-



D'un troisième coup de revolver il se fit sauter la cervelle. — Page 38, col. 1.

Cette prison flottante est construite spécialement pour le transport des condamnés et peut en contenir 800, sans compter les officiers et les soldats préposés à leur garde : ces derniers sont peu nombreux, vingt ou trente au plus. Une rangée d'ouvertures étroites, une quinzaine sur chaque bord, distribue parcimonieusement l'air et la lumière à l'intérieur.

"Sur le pont, à chaque extrémité, se trouvent les logements des surveillants. L'espace intermédiaire est couvert, et les côtés sont fermés par des barres de fer et de solides grillages. Dans cette sorte de cage se tiennent les prisonniers, parqués comme les animaux d'une ménagerie.

"Toutes ces races du vaste empire Russe, ajoute M. Cotteau, comptent des représentants dans la foule pressée qui nous regarde à travers les barreaux, tandis qu'un soldat, l'arme au bras, arpente d'un pas régulier l'étroit chemin de ronde ménagé

tant. Il mit le cocher au courant de ce qui se passait, et lui promit un énorme pourboire s'il parvenait à conduire dans sa voiture, au bureau de police, l'homme suspect qui allait sortir de la maison du commerçant, et qu'il lui désignerait.

La proposition fut acceptée, et le malheureux jeune homme tomba dans le piège. Au seuil de la porte, il voit le *drochky*, hèle le cocher et lui dit de le mener au quartier de Voznessensky, précisément voisin de la caserne des gendarmes.

Le Juif riait dans sa barbe.

Le cocher met sa voiture en mouvement. Mais, arrivé à quelques centaines de pas du lieu indiqué, il tourne brusquement vers la caserne et lance à fond de train son cheval en le fouettant vigoureusement.

Le voyageur, croyant à une méprise, lui crie de rebrousser chemin, et ne fait qu'accélérer sa course.

Alors, comprenant qu'il est trahi, il saisit un revolver caché sous son vêtement et le décharge à deux reprises sur le cocher.

Celui-ci tomba, blessé, de la voiture lancée à toute vitesse.

L'inconnu saute à terre, le revolver à la main. Mais les gendarmes accouraient au bruit de la double détonation. Le malheureux cherche à s'enfuir au milieu des clameurs.

Se voyant cerné, presque atteint par les hommes de la police, il s'arrête et, d'un troisième coup de revolver se fait sauter la cervelle.

Les papiers saisis sur le cadavre attestèrent qu'on se trouvait bien en présence d'un ancien condamné politique échappé des prisons de Kieff.

Un petit paquet de lettres, à moitié déchirées, trouvé sur sa poitrine, expliqua pourquoi il était venu en Sibérie.

Le malheureux était fiancé à une jeune fille condamnée depuis peu à la déportation pour affiliation à une société secrète.

La jeune Ukrainienne se trouvait détenue aux environs de Tomsk. Les exilés politiques ne sont pas toujours—les femmes surtout—astreint à un travail forcé : on se borne à les interner dans une ville ou un village, où ils sont libres de vivre à leur guise, mais sous la surveillance de l'autorité. Il fallait donc, pour celui qui voulait arracher cette jeune fille à son sort, pénétrer jusqu'à elle sans éveiller le soupçon.

Tout était préparé pour mener à bien cette évasion, dont le plan avait été longuement médité. Déjà l'infortuné jeune homme avait acheté une tarantasse, s'était muni de provisions pour commencer le voyage, de graisse pour les roues, de clous, d'une hache pour les réparations urgentes à faire en route quand survient un accident : car en ce pays-là il faut songer à tout. En montrant son passe-port il devait se procurer des chevaux de poste.

Le prétendu ingénieur s'était muni de deux passe-ports, dont un portant un nom de femme et sur lequel figurait un signalement se rapportant assez exactement au signalement de celle qu'il s'agissait de délivrer.

Le fiancé de la jeune fille portait aussi sur lui divers papiers en écriture chiffrée, provenant sans doute d'un comité nihiliste, et une somme d'argent assez ronde (un peu plus de mille francs), somme plus que suffisante à la réussite de son projet.

Plaignons la pauvre exilée qui a si cruellement perdu celui en qui elle espérait tant !

D. ARNAULD.

DE LA BEAUTÉ

Pour le vulgaire, la beauté est une enseigne ; pour l'artiste, c'est une religion. — PLATON.

* * *

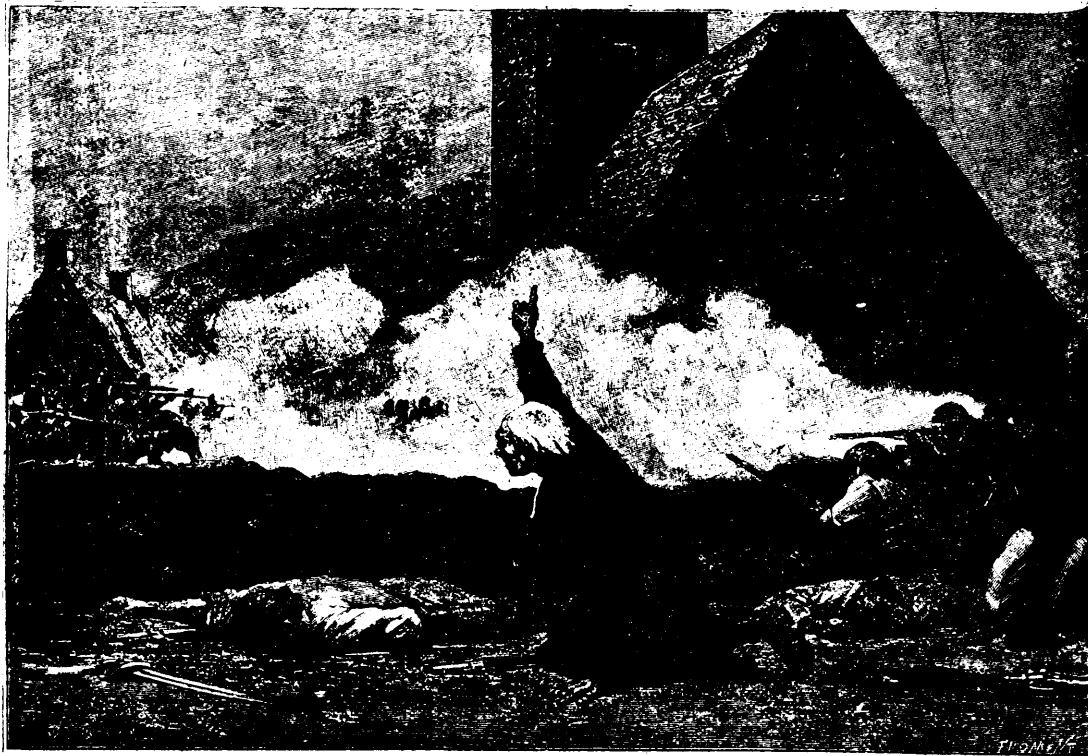
Le Paganisme mettait la beauté au-dessus de l'expression ; le Christianisme a mis l'expression au-dessus de la beauté. — LACORDAIRE.

* * *

La beauté est une lettre de recommandation que la nature donne à ses favoris. — DIDEROT.

LE CURÉ DE BAZEILLE

(Les Chants du Soldat)



B A Z E I L L E

Le blâme qui voudra, moi je l'aime, ce prêtre !
Est-ce sa faute à lui s'il perdit la raison,
Si des frissons de haine ont traversé son être,
Lorsque les Bavares, les poings pleins de salpêtre,
Brûlaient homme par homme et maison par maison ?

Ils avançaient ainsi, dévastant le village,
Ne laissant derrière eux que ruine et que mort.
Et qu'importait le sexe et que leur faisait l'âge !
N'avait-on pas tenté d'arrêter leur passage ?
Féroces par calcul, ils tuaient sans remords.

La place de l'Eglise était encore à prendre,
Mais nos soldats luttaient d'un cœur mal assuré.
Et quelques uns déjà murmuraient de se rendre,
Lorsque sur le parvis un cri se fait entendre :
" Aux armes ! mes enfants ! " C'était leur curé.

Et, passant sa soutane aux plis de sa ceinture,
Faisant aux paysans signe de l'imiter,
Il ramasse un fusil que la mort lui procure :
Chacun s'arme, s'excite et se rassure,
Et la poudre aussitôt recommence à chanter.

Pif ! paf ! Les Bavares s'avançaient en colonne ;
Derrière un petit mur on se mit à couvert ;
" Feu ! commandait le prêtre, et que Dieu me pardonne ! "
Les habits bleus tombaient comme les brises d'automne.
Mais leur flot grossissait toujours, comme la mer

La lutte se finit, hélas ! comme on peut croire,
Mais les fiers Allemands ont regardé, surpris,
Ces paysans couchés sous la muraille noire ;
Ce fut court, mais ce fut assez long pour la gloire :
Le curé de Bazeille est mort pour son pays !

PAUL DEROULEDE.

PRÈS D'UN BERCEAU

Il avait nom Clément, parce que sa mère s'appelait Clémence, et qu'il était beau comme elle, et elle, douce comme lui. Un enfantlet aux joues dorées et fraîches, à la bouche vermeille, aux yeux de diamant noir. Ceux qui le voyaient l'enviaient à sa mère.

Il balbutiait les premiers mots ; il essayait les premiers pas. Il voyait s'épanouir les fleurs de son second printemps, et déjà il souriait aux violettes qu'on entrelaçait à ses boucles brunes.

Ses grands frères l'aimaient tant, ce cher mignon dernier né ! Fernand allait jusqu'à lui prêter ses jouets, pour peu qu'ils fussent à demi fracassés ; et Toto ne pleurait plus quand petit frère dormait paisible dans le berceau garni de rideaux blancs.

La maison était joyeuse. Plusieurs amis y venaient, qui n'en disaient pas de mal en sortant. On y priait tous les jours, on s'y aimait de bon cœur, on travaillait sans relâche : la mère pour ses trois fils ; le père, dont la lampe brûlait presque toute la nuit, pour ses trois fils et pour leur mère.

Le bonheur en ce monde, ne dure pas plus que l'éclair rayant la nue. Il passe, il ne demeure pas.

Un matin, Clément s'éveilla sans sourires, ses joues duvetées pâlissaient, et le regard limpide se ternissait de ses yeux si brillants la veille.

Le médecin vint aussitôt. Ces petits êtres ont si grande hâte de quitter la vie pour remonter au ciel ! Il vit l'enfant et hocha la tête. Il murmura des mots barbares : ces maladies pardonnent rarement.

On mit le chéri dans son berceau, que protégeait une croix d'ivoire attachée par un nœud de ruban.

— Le sauverons-nous, docteur ?
— C'est Dieu qui sauve ! Patience ! il faut attendre neuf jours.

Quel martyre ! Il fallait des soins minutieux : il fallait cette potion toutes les heures, alternant avec ce looch ; ces frictions deux fois par jour ; ces révulsifs violents qui mettaient à nu la pauvre poitrine rose..... et le dos amaigri où se dessinaient sous la peau rubéfiée les os fragiles !... et les petits pieds dans ces bas de coton..... Que sais-je encore ?

Est-on condamné à tant souffrir avant d'avoir vécu ? et de qui nos doux petits innocents expient-ils les péchés ?

Quelle misère ! Personne à la maison ne dormait plus, que les deux aînés, qui demandaient à bonne Vierge, à la prière du soir, de ne pas appeler encore Clément en paradis.

La mère gardait l'enfant pressé contre son sein, car maintenant il ne devait plus rester couché : le sang engorgeait les poumons ; il respirait à peine.

La lampe n'éclairait plus la veille laborieuse du père. Il était là, bûrelé de pensées et d'angoisses, mêlant ses larmes aux larmes de Clémence.

Et la servante, qui doublait sa tâche déjà lourde, prenait sa part de ce fardeau de douleur.

Plus de joyeux éclats de rire au modeste logis ! plus de projets ni d'espérance ! On veillait autour de bébé pour le défendre de la mort ; on ne le quittait pas, afin de le voir plus longtemps ; on épuisait tous les moyens que la science suggère : chaque jour le médecin venait le matin et le soir ; et lui qui assistait à tant d'agonies et qui voyait tant d'affreux spectacles, lui pleurait devant cet

enfant chétif et consumé, auquel il avait naguère ouvert les yeux, à son entrée en ce monde.

L'horrible mal rongea sa proie. Le doux enfant n'avait plus ce visage angélique, pétri de lis et de roses, qu'on admirait autrefois. Décharné, livide, avec des yeux brûlants de fièvre au fond d'une orbite cave, il ne souriait plus quand on le baisait, et sa mère même n'osait plus lui donner ces baisers tendres qui sont la joie des mères, parce qu'elle avait peur de l'endormir.

—Le sauverons-nous, docteur ?

—Hélas ! Dieu peut toujours sauver ! Nous sommes au septième jour...

Mais en partant il dit au père :

—Ayez du courage : il vous en restera deux !

Dix coups de poignards plutôt que cette parole cruelle !... Mais le père eut du courage. Il ne pleura pas et vint regarder l'enfant longuement.

Le lendemain, le médecin fut étonné que le petit vécut encore ; il pensa que l'ange viendrait chercher son âme pour le soir.

Et la mère avait confiance et raillait la science.

—Il vivra ! Pourquoi désespérer ? Dieu est bon !

C'est parce que Dieu est bon qu'il enlève tant d'enfants à leurs mères pour en faire des anges. Il leur épargne les amers désenchantements d'ici-bas, et les fait heureux avant qu'ils aient versé la première larme.

Le neuvième jour, c'est Vendredi Saint.

—Nous lui donnons depuis soixante heures une vie artificielle, dit le docteur. Il s'en ira avec le dernier rayon du triste soleil de ce triste jour.

La nuit vint. Clément vivait encore ; mais quel faible souffle ! quelle pâleur !

Pendant la nuit, il cria ; il souleva ses paupières frangées de soie et jeta un regard sur le lit où le père reposait. Et ce regard cherchait la mère, et les petites mains de Bébé s'agitèrent et sa voix murmura : " Papa ! "

—Il est sauvé, Clémence !

La mère vint, folle de joie. Mais le père fut épouvanté soudain. Ce regard suave, ces gestes gracieux, ce mot prononcé pour la première fois depuis neuf jours, n'était-ce pas la dernière heure de la flamme prête à s'éteindre ?

Ah ! l'agonie, peut-être !...

Il entraîna la mère, et tous deux allèrent se cacher dans l'autre chambre où dormait les aînés. Là il se mirent à genoux et ils prièrent.

Chaque fois qu'une porte s'ouvrait, ils tremblaient. Si tout à coup un cri retentissait !...

Mais rien, que le morne silence du logis en deuil, et parfois l'écho lointain d'une toux sèche.

Ils priaient avec cette ferveur des affligés qui se précipitent en Dieu. Ils ne demandaient rien ; Dieu entend sans qu'on lui parle. Ils se prosternaient soumis : ils avaient la foi, et l'espérance ne les abandonnait pas.

Il y eut une clarté grise ; puis le pourpre de l'aurore embrassa le ciel, et le soleil apparut dans sa gloire. Alors seulement, blêmes de cette veille pleine d'angoisses ajoutée à tant de veilles, le père et la mère allèrent voir l'enfant.

Il leur sourit. Il les embrassa.

Quand vint le médecin :

—C'est bien étonnant, dit-il ; mais demain.....

Toute la maison croyait que l'enfant n'était plus. Les amis préparaient leurs consolations pour le moment fatal, un seul excepté, qui espérait encore, parce que son jeune cœur n'était point accoutumé à la misère. Celui-là disait :

—Il est si beau, Clément, il vivra.

Les cloches sonnèrent l'Alleluia de Pâques, et les oiseaux chantaient la Résurrection.

Le médecin pleura, ce matin, mais de joie, d'une joie inquiète.

—Vous devez un gros cierge à la Mère de Lâ-Haut, dit-il. L'enfant est allé à la porte du paradis, son ange gardien vous l'a ramené. Il est sauvé !

Oh ! que les cloches chantaient allègrement l'Alleluia de Pâques !

* * *

Clément a repris ses jeunes couleurs de rose. Il s'ébat sous les grands vieux platanes avec Fernand et Toto.

Il grimpe sur les genoux de l'aïeul, qui bénit en eux sa descendance.

Il sourit à grand'mère, plus fière de lui qu'une reine de son dauphin.

Et l'heureuse mère du petit ressuscité a retrouvé la paix sereine d'antan. Elle se pare de ses chers trésors, couronne de sa jeunesse.

Et la lampe illumine la veille solitaire du père, qui travaille ardemment pour eux... seul au fond du logis tout embaumé de leur souvenir.

LE CHARBON REMPLACÉ PAR LE GAZ

EN 1824, le général Lafayette, fut reçu en triomphe dans la petite ville de Fredonia (Etat de New-York). Le soir, il y eut réceptions, banquets et illuminations.

Je suppose que le général fut sensible à cette ovation, mais je ne connais pas assez son histoire intime pour savoir s'il remarqua la nature des illuminations et les réflexions qu'il put faire sur ce sujet ; mais il est probable que s'il l'a remarqué et qu'il revint en ce monde, il serait très étonné qu'on puisse illuminer encore de la même façon à soixante ans de distance.

Ces illuminations étaient faites avec du gaz naturel, dont on se sert encore, et qu'on venait d'utiliser dans cette ville. Il est vraisemblable qu'on considéra d'abord ces gaz comme une curiosité pouvant amuser pendant quelque temps. Plus tard, cependant, en voyant la continuité de ces dégagements on fut conduit à les utiliser plus en grand et même à faire des travaux de recherche. Si bien que, dans l'Ouest de la Pennsylvanie on commença à s'en servir d'une façon accidentelle, il y a une cinquantaine d'années. Vingt-cinq ans plus tard, et jusqu'à ce temps, on s'en est servi pour la cuisson des briques et dans quelques industries peu importantes.

On commença à l'employer pour la fabrication du fer dans les fours à puddler, en 1872, à partir de 1875, on s'en sert pour le chauffage des chaudières, les travaux du fer, de l'acier, les verreries, etc. Enfin, depuis 1883, on le transporte par des tuyaux, on s'en sert pour le chauffage, l'éclairage, la production de la vapeur dans les différentes industries, les industries métallurgiques, etc., si bien qu'aujourd'hui il remplace le charbon dans plusieurs points des états de Pennsylvanie, Ohio, Indiana, Kentucky, etc.

Quant à ses propriétés, c'est de l'hydrogène protocarboné presque pur, brûlant avec une flamme pâle et moins éclairant que le gaz d'éclairage, mais ayant un pouvoir colorifique supérieur. D'après les essais faits, il résulterait qu'une livre de gaz évapore 20 livres d'eau, tandis qu'une livre de charbon en évapore 9 livres, ce qui fait que une livre de charbon équivaut à 10 pieds cubes environ de ce gaz. Il brûle complètement avec 8 fois son volume d'air.

Ce gaz sort de trous de soude de quelques pouces de diamètre, allant à une profondeur qui varie de quelques centaines à 2,000 pieds. La pression à la sortie est souvent très considérable, allant jusqu'à 200 à 250 livres au pouce carré, soit 14 ou 17 atmosphères. En un point, on cite une pression de 750 livres soit 53 atmosphères. A ces hautes pressions correspondent des sorties de gaz énormes. Je noterai seulement un puit à Newton, Pa., qui, creusé en 1872, a donné la quantité de 5 millions de pieds cubes par jour avec une pression de 350 livres. En 1877, la sortie du gaz est devenue plus importante. Ces pressions permettent de transporter le gaz par des tuyaux de grandes distances. Une compagnie, située à Murraysville, près de Pittsburg, transporte son gaz à une distance de 22 milles, elle a une canalisation d'une longueur de 335 milles de tuyaux allant de 24 à 4 pouces de diamètre. Cette compagnie fournit à la consommation, une quantité de gaz équivalent à dix mille tonnes de houille par jour.

Ce gaz doit être vendu à un prix très bas, pour pouvoir lutter avec le charbon dans une région houillère, aussi son prix est-il de 10 cents par 1000 pieds cubes et a même été réduit à 8 cents. On peut noter en passant, qu'à Montréal, le gaz pour le chauffage est vendu \$1.00 les mille pieds cubes et aussi que la consommation de l'année dernière a été de 307 millions de pieds cubes.

Il est inutile de discuter les avantages du gaz comme combustible, usage facile, propreté, pas de

déchet, pas de cendre, suppressions des changements, etc.

Quant à l'origine de ce gaz qui paraît intimement lié au pétrole, les géologues l'attribuent à la décomposition de débris organiques, ce gaz s'accumule dans des terrains sableux et perméables qui le laissent échapper aussitôt qu'une communication est ouverte avec le dehors.

Dans notre province, il ne manque pas de petites villes qui pourraient aussi illuminer avec du gaz naturel, qu'il suffise de citer Louisville, St-Henri de Mascouche, etc., etc.

St-Grégoire, où depuis le sondage fait l'automne dernier, il se dégage près de 250 mille pieds cubes de gaz par jour. Espérons qu'on ne le laissera pas se dégager encore pendant 50 ans avant de penser à l'utiliser !

J. O.

Montréal, mai 1886.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Voici quelque chose qu'il sera bon de se rappeler à l'occasion. Un morceau de charbon de bois appliqué de suite sur une brûlure en fera disparaître la douleur, et si on le laisse pendant une heure, il la guérira.

Cela peut paraître incroyable, mais comme il est facile de se procurer ce remède, on devrait l'avoir sous la main pour juger de son efficacité en temps utile.



RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 194.—PROBLÈME

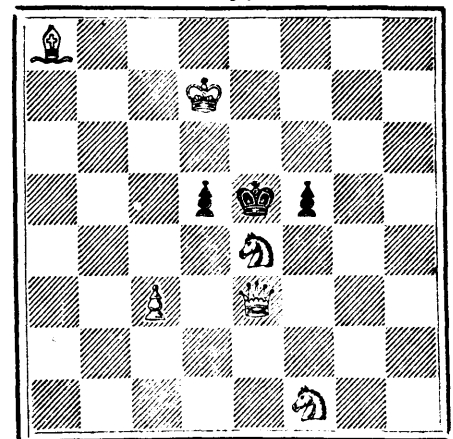
Sur ma terre passe un ruisseau, dans lequel j'ai planté un mât, dont la longueur n'est pas connue. Cependant, le mât a un 1/2 en terre, 1/3 dans l'eau, et 1/6 hors de l'eau. Quelle est la longueur du mât ?

No 195.—ENIGME

Quelque faible et petit, je suis, ami lecteur, Champion redoutable et rempli de valeur ; Jamais je ne recule et vais en droite ligne Vers le but que le chef à ma bravoure assigne. J'avance pas à pas, marchant avec ardeur, Harcelant l'ennemi sans arrêt et sans peur, Souvent on peut me voir dans la bataille, digne, Hardi, capturant tout, et de gaieté maligne. Puis mon roi bien-aimé me nomme général, Chacun me félicite, et dans mon allégresse Je me sens très heureux et fier de ma prouesse, Mais après la victoire, hélas ! voilà le mal, Je redeviens alors soldat plein de vaillance, Sans que ce mauvais tour m'exaspère ou m'offense.

No 196.—PROBLÈME D'ÉCHECS

Noirs—3 pièces



Blancs—5 pièces

Les Blancs jouent et font échec et mat en 2 coups.

SOLUTIONS :

No 191.—Le mot est : Cou-vent.
No 192.—Le mot est : Aujourd'hui.
No 193.—Les mots sont : Course et Source.

ONT DEVINE :

Mlle E. B. Ducharme, Saint-Henri ; Arthur Lamallice, Montréal ; D. Gauthier, Québec ; Melle Eugénie Cinq-Mars, Montréal.

GRAVURE-DEVINETTE

Voici ma cousine



Cherchez ma tante ?

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Les richesses diminuent à mesure que les plaisirs augmentent

Un enfant pourrait se servir de la "Teinture Progrès" tant l'emploi en est facile. C'est la seule actuellement employée en France, car elle a été reconnue supérieure à toutes les autres. Hâtez-vous donc de rendre à vos robes et autres effets la couleur et la fraîcheur qu'ils ont perdus par l'usage. En vente chez tous les pharmaciens et marchands.

Dépôt principal : G. Lefrancq, 1610, rue Notre-Dame, Montréal.

Pour détacher vos vêtements n'employez que l'Eau Chartraine qui ne laisse aucune odeur. Elle est préparée en France où elle a obtenue 16 médailles d'or et 18 diplômes 40 cents la grande bouteille chez les pharmaciens et marchands. Dépôt principal : G. Lefrancq, 1610, rue Notre-Dame, Montréal.

MAGASIN DE L'UNION,

No 19, rue Saint-Laurent, 19

Chapeaux de toutes sortes, depuis 25 cents jusqu'à \$3.00.
PULL OVER faits sur commandes à 24 heures d'avis.

CAZENEUVE ARCHAMBAULT,
Gérant.

Enseigne du Gros Chapeau Rouge

C. ROBERT

Chapelier et Manchonnier
61, RUE SAINT-LAURENT

Le plus haut prix est payé pour les peaux crues. Toutes sortes de chapeaux et fourrures réparés à bas prix.

DR F. X. SEERS, L.D.S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

NO 387, RUE CRAIG, MONTREAL

Dents extraites sans douleurs, dents plombées en or, argent, etc. Dentiers fait sur commande à court délai.

A L'ENSEIGNE DE LA BOULE VERTE

DAVID LANTHIER

Marchand de hautes nouveautés.

1489, Rue Notre-Dame Centre

Près de la rue Bonsecours, Montréal. — Spécialité pour dames : Cachemire noir. Pour messieurs : Tweed et Coating.

FRANCEUR & STE-MARIE

Fabricants et importateurs de

CHAPEAUX ET FOURRURES

601, RUE STE-CATHERINE,

2e porte Est de la rue Amherst, Montréal

J. B. D. FRANCEUR E. A. STE-MARIE



X. BOYER

Marchand de Chaussures

No 1496, rue Notre-Dame, Montréal

Réparations et commandes à bon marché et à court délai

LES PLUS BEAUX TISSUS FRANCAIS

Noirs pour deuil et de couleurs

— ET —

Les Modes les plus Fashionables

— SONT AU —

SYNDICAT CANADIEN,

DUPUIS, DUPUIS & CIE,

Coin des Rue Sainte-Catherine et Amherst,

A LA BOULE D'OR

5121

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

SOUVENIR

Nos lecteurs savent qu'il n'y a pas de meilleurs souvenirs de famille que le portrait de nos chers défunts. C'est une seconde mémoire du cœur que l'on met sous les yeux de nos parents et amis. Nous leur présentons donc aujourd'hui un artiste de grand talent,

MONSIEUR HENRI LARIN,

NO 18, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

LESAGE & AMIOT,

Ingénieurs Civils et Sanitaires,

ARCHITECTES, MESUREURS, EVALUATEURS,
SOLLICITEURS DE PATENTES

ET AGENTS D'IMMEUBLES,

No. 62, Rue Saint-Jacques,

MONTREAL.

RIVET & PICOTTE

Fabricants et importateurs de

CHAPEAUX ET FOURRURES

38—RUE SAINT-LAURENT—38

MONTREAL

CLODOMIR RIVET PIERRE PICOTTE

VICTOR ROY

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

GALLERIE PHOTOGRAPHIQUE

L. A. LOISELLE & CIE.,

ARTISTES PHOTOGRAPHES

Coin des rues Ste-Catherine et Saint-André
Montréal

Entrée de la galerie : No 61, rue St-André

DR JOS. G. A. GENDREAU,

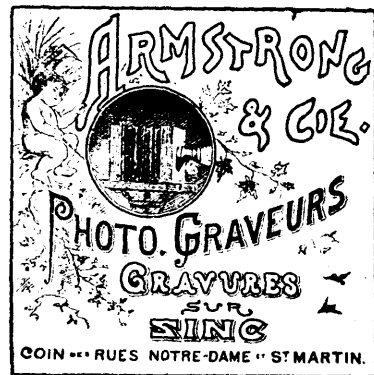
CHIRURGIEN-DENTISTE

Le Dr Gendreau, dentiste, autrefois de la rue Sainte-Catherine, désire informer sa clientèle qu'il vient de transporter son bureau au No 134, rue Saint-Laurent (porte voisine de chez M. le Dr Lachapelle).

LE VOLEUR, journal artistique, littéraire et d'actualité, 59e année d'existence. Ce journal, essentiellement destiné à la famille, reproduit les meilleurs romans français parmi ceux qui peuvent être lus par tous, des articles d'actualités sur les hommes marquants contemporains, et sur les événements du jour une chronique spirituelle sur les faits de la semaine, et enfin un article de mode pour les mères de famille. *Le Voleur* paraît toutes les semaines, à Paris, 18, rue de l'Ancienne-Comédie.

AGENTS DEMANDES

ON demande des Agents pour le MONDE ILLUSTRÉ dans chaque ville et village du Canada et des Etats-Unis. Une commission libérale sera donnée à tous ceux qui, par leurs efforts, augmentent la circulation de ce beau journal de famille. Un numéro spécimen sera envoyé gratis sur demande. S'adresser à BERTHIAUME & SABOURIN, 30, Saint-Gabriel, Montréal.



TAPISSERIE

UNE SPÉCIALITÉ

Votre choix dans plus de

1500

PATRONS NOUVEAUX

AUSSI

BORDURES ET DADOS ASSORTIS

TOUJOURS CHEZ

J. G. GRATTON

Coins des rues Wolfe et
Ste-Catherine

FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED, journal illustré, publié à New-York, contient 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos. 53 et 55, Park Place, New-York Etats-Unis.



Si vous avez besoin de Pipes ou Cannes
ALLEZ CHEZ

A. NATHAN

71, rue St-Laurent et 1916 Notre-Dame

150 grosses de Pipes en Broyères, ambre, depuis 10 cents ; 10.000 cannes, depuis 5 cents. Aussi un assortiment complet d'objets de tabacaliste. En gros et en détail. Venez immédiatement profiter du bon marché.

J. M. FORTIER

—DE LA—

Fabrique de Cigares

"CREME DE LA CREME"

Choisit les plus fins tabacs de la Havane, de sa dernière importation, pour fabriquer le

CANVAS BACK

"PETIT BOUQUET,"

LE CIGARE DU JOUR

NOISY BOYS

Est un Cigare de 10 cts vendu pour 5 Cents

A vendre chez tous les marchands de première classe. Essayez-le

Nonvel établissement Canadien-Français

DUPUY & CIE,

Marchands de Graines de Légumes, de Fleurs et de Grains de Semence, Instruments Agricoles de toutes sortes, Arbustes, Fruitiers et Arbres D'ornement, Arbustes, Fraisiers et Vignes acimatés, engrais, etc. etc. En gros et en détail. Commandes par la poste promptement exécutées.

36, Place Jacques-Cartier, Montréal

Il est strictement défendu de lire ceci.

—Moyen efficace de faire fortune.—

La santé vaut mieux que les plus grandes richesses.

Certificat au public. — D'après l'expérience directe que nous avons déjà des eaux minérales de Saint-Léon, ces eaux sont d'une utilité incontestable pour les maladies suivantes : Dyspepsie, Constipation, Rhumatisme, Paralysie, maladie du Foie et des Rognons. Elles sont aussi un remède infallible pour détourner la Diphtérie, les Fièvres Typhoïdes et la Picote.

S. LACHAPELLE, M. D.
Rédacteur en chef du Journal d'Hygiène
Et membre du bureau santé de la Province

E. MASSIOTTE & FRERE,

Seuls agents pour Montréal
217, rue St Elizabeth.

(Téléphone No. 810 A.)

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No 80 Montréal

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 5 juin 1886

LES
DEUX SŒURS

PREMIÈRE PARTIE—(Suite)

EN voyant sa mère étendue sur le brancard, les yeux hagards, étincelants de fièvre, la figure blanche comme la neige et le corps couvert du sang qui coulait de ses plaies, Suzanne poussa un cri terrible et tomba à demi évanouie dans les bras du baron de Manoise, qui n'eut que le temps de l'empêcher de s'affaïsser sur le sol.

Gervaise la reconnut et lui tendit la main.

Retiré à l'écart, le baron de Manoise se disait :

— Dans sa douleur, elle est plus adorable encore. Ah ! je l'aime à en mourir !

XX

Gervaise avait été couchée dans son lit. Le médecin lui donnait ses soins, assisté de quelques femmes.

Au pied du lit, Georgette immobile, silencieuse, la poitrine gonflée, suivait avec anxiété le travail du docteur.

En arrière de Georgette, Suzanne était appuyée contre un meuble, la tête baissée, les bras ballants.

Ses yeux n'avaient pas de larmes, mais sa douleur n'en était pas moins grande.

Après avoir échangé un regard avec elle, le baron de Manoise avait disparu.

Devant la maison, il y avait un rassemblement de femmes au milieu desquelles Perrine causait avec animation en faisant mouvoir ses longs bras.

— Gervaise n'en reviendra pas, vous en êtes sûres, disait-elle, et demain matin, avant que les coqs aient chanté, elle sera trépassée.

— Mon Dieu, quel malheur ! dit une autre paysanne ; passe encore pour Suzanne, qui est élevée et sait travailler, elle saura se tirer d'affaire ; mais Georgette ?...

— Oui, c'est Georgette surtout qui est à plaindre, ajouta une troisième.

— D'ailleurs, il fallait s'attendre à ce qui vient d'arriver, reprit Perrine, une nouvelle fosse devait être creusée dans le cimetière de Marangue ; la pauvre Gervaise ne pensait guère, il y a aujourd'hui dix jours, que la fosse serait pour elle.

C'était la nuit de la grande tempête, nous étions réunies chez Gervaise ; tout à coup...

— Oui, oui, je sais, l'interrompit une femme ; un chien a fait entendre le hurlement de la mort.

— Et l'une de nous a dit tout de suite : " Il y aura dans quelques jours un mort ou une morte à Marangue "

— Ce n'était pas douteux, reprit une autre femme sans compter que ce matin, à la messe, pendant qu'on tintait à l'élevation, le marteau de l'horloge a sonné onze heures.

— Et ce n'est pas tout, dit une voisine ; Hier, une pie s'est perchée sur le grand prunier du jardin

de Gervaise, pendant plus d'une heure elle s'est mise à agacer d'une façon sinistre.

— Et pourtant, reprit Perrine, la vieille Manette prétend que tout cela c'est des bêtises.

— Au fait, la rebouteuse n'était-elle pas chez Gervaise le soir de la tempête ?

— Si, vraiment, elle nous a même dit des choses bien étranges.

— Et que je ne tiens pas à savoir dans l'intérêt de mon salut, répliqua une paysanne à l'air prude et hypocrite. La sorcière n'avait pas fait parler d'elle depuis longtemps, continua-t-elle, la pauvre Gervaise est une nouvelle victime de ses maléfices.

— Aussi, amplifia une autre femme, vous verrez que la sorcière, qui guérit les gens quand elle le veut, ne sauvera pas Gervaise.

— Quelqu'un de Marangue n'est-il pas monté aux Huttes pour la prévenir ?

— Oui, répondit la femme à l'air hypocrite, mais elle ne viendra pas, car elle sait quel sort est réservé à Gervaise.

Au moment même, donnant un démenti à celle

— Avant le coucher du soleil, Gervaise ne sera plus, répondit-elle à voix basse.

Le docteur eut un mouvement de surprise.

— Qui donc êtes-vous ? l'interrogea-t-il.

— Dans ce pays on m'appelle la vieille sorcière, répondit-elle tristement.

— Ah ! c'est vous qui êtes Manette Biron, la rebouteuse ?

— C'est moi.

— Ces jours derniers on a beaucoup parlé de vous chez M. le comte de Raucourt.

— C'est vraiment me faire beaucoup d'honneur.

— Souvent, paraît-il, vous avez fait des miracles ; on m'a parlé de guérisons vraiment merveilleuses.

— J'ai eu le bonheur de réussir quelquefois.

— Est-ce que vous avez étudié la médecine ?

— Non, mais j'ai été l'amie d'un médecin illustre dans l'Inde ; pendant trente ans j'ai pris part à ses travaux. C'est ainsi que je connais la vertu de certaines plantes et que je sais un peu la chimie.

Cette fois, le jeune médecin la regarda avec admiration. Puis, lui montrant Gervaise :

— Pourquoi ne tentez-vous pas de sauver cette femme ? demanda-t-il.

— Hélas ! fit-elle, parmi les secrets que je possède, je n'ai pas celui-là.

En détournant les yeux pour essuyer furtivement une larme, elle aperçut Georgette. Son visage prit aussitôt une expression douloureuse. Elle marcha vers l'enfant, la prit dans ses bras et lui mit un baiser sur le haut du front. Ensuite, en passant devant Suzanne, elle lui jeta un regard froid, presque dédaigneux, et sortit de la maison.

Au lieu de remonter vers les Huttes, elle descendit sur la Vrille et prit le chemin qui mène à Raucourt et à la ferme des Ambrettes, qui se trouve sur le territoire de cette commune.

Peu de temps après le départ de la rebouteuse, le corps de Gervaise fut secoué par un tremblement convulsif. Ses yeux s'ouvrirent démesurément et d'une voix éteinte elle appela :

— Georgette, Suzanne !

Les deux jeunes filles vinrent se placer près du lit de leur mère. Le médecin et les femmes se retirèrent à quelque distance.

En voyant ses enfants près d'elle, un éclair de joie sillonna le regard de Gervaise, leur fugitive d'une dernière satisfaction. En même temps, ses traits contractés par la souffrance prirent une expression de tendresse infinie. Elle saisit les mains des jeunes filles et les serra fièvreusement dans les siennes.

— Je ne sens déjà plus la vie en moi, dit-elle d'une voix sifflante, entrecoupée, je vais mourir ! Mes pauvres enfants, mes chères petites, qu'allez-vous devenir ?

Après un moment de silence, qu'elle employa à reprendre et à rassembler ses forces, elle reprit :

— Mes enfants, vous allez être seules au monde, ah ! aimez-vous, aimez-vous bien !... Suzanne, je te recommande ta sœur, tu me promets de veiller sur elle, n'est-ce pas ?... Dans quelques années, tu lui apprendras, comme je te l'ai appris, l'état de couturière, et alors vous travaillerez ensemble... Mon Dieu, pourquoi m'enlevez-vous si tôt à mes enfants !...

Elle s'arrêta encore. La voix lui manquait.

Au bout d'un instant, sa tête se souleva et ses yeux étincelants se fixèrent sur Suzanne.

— Suzanne, murmura-t-elle d'une voix rauque,



Ils échangèrent un regard rapide et mystérieux, puis le cavalier disparu. — (Voir page 26 col 3.)

qui venait de parler, Manette Biron apparut à quelques pas des femmes.

Aussitôt elles s'écartèrent comme des oiseaux effarouchés.

Sans se préoccuper de leur attitude, sans même les regarder, la rebouteuse entra dans la maison. Elle s'approcha du lit de Gervaise, dont les yeux étaient à demi fermés, et l'examina attentivement, les deux mains appuyés sur son bâton.

Ensuite, se tournant vers le docteur :

— A la façon dont vous soignez Gervaise, lui dit-elle, je vois que vous êtes médecin !

Celui-ci la regarda curieusement.

— C'est bien, continua Manette, vous ne pouvez faire mieux ni plus.

— Alors, vous voyez la situation réelle de la blessée ? demanda le docteur.

n'oublie pas mes dernières recommandations.

—Vous vivrez, ma mère, vous vivrez, balbutia la jeune fille.

La figure de Gervaise se couvrit d'une teinte jaunâtre ; sa poitrine se souleva, un râle passa dans sa gorge, et, laissant retomber sa tête sur l'oreiller, on put entendre qu'elle disait :

—Mes enfants, embrassez-moi !...

Suzanne et Georgette se penchèrent sur elle en même temps.

Mais Gervaise resta immobile ; ses yeux grands ouverts ne voyaient plus.

Le médecin jeta un regard de compassion sur les jeunes filles ; puis, se tournant vers les femmes :

—Gervaise ne souffre plus, leur dit-il tout bas ; elle est morte !

Si bas qu'eussent été prononcées ces paroles, Suzanne les entendit.

—Morte ! répéta-t-elle comme un écho, en se redressant brusquement.

A ce moment, à l'ouest, un nuage pourpre et orange, se détacha de l'horizon. Dans une bande de ciel qu'il laissa à découvert entre la terre et lui, le soleil apparut, montrant son disque entouré de rayons couleur topaze. Ces rayons du soleil couchant piquèrent les carreaux de la fenêtre, pénétrèrent dans la maison et frappèrent en plein le visage de Suzanne, formant autour de sa tête une sorte d'aurole lumineuse.

Au dehors, devant la maison, au milieu de ces mêmes rayons, Suzanne aperçut le baron de Manoise. Du fond de ses yeux bleus jaillit un double éclair. Sa tête se redressa encore, superbe d'audace, et elle fixa le soleil, comme si elle lui eût jeté un défi !

Pendant ce temps, Manette Biron arrivait aux Ambrettes où, ainsi qu'elle s'y attendait, elle trouva le fermier Thomas.

—Un grand malheur vient de jeter l'effroi et la consternation à Marangue, lui dit-elle. Aujourd'hui, le comte et ses amis ont chassé le sanglier...

—Oui, je sais, une grande chasse qui a été retardée à cause du dégel.

—Gervaise, revenant de ramasser du bois dans la forêt, s'est malheureusement trouvée sur le passage d'un sanglier déjà blessé et poursuivi par la meute. L'animal l'a renversée et affreusement déchirée en plusieurs endroits du corps.

—Oh ! la pauvre Gervaise ! fit Thomas.

—A l'heure où je te parle, Gervaise doit avoir rendu son âme à Dieu.

—Oui, vous avez raison, Manette, voilà un grand malheur.

—Et j'ai lieu d'en redouter les funestes conséquences.

—Autant que possible le mal sera réparé, répondit vivement Thomas. Que dois-je faire ? Comme toujours, je suis prêt à vous obéir.

—Tu n'ignores pas que j'avais de l'amitié pour Antoine Vernier ; s'il eût vécu, j'aurais fait pour lui, d'une autre façon, ce que j'ai fait pour toi. Mon affection pour Antoine s'est reportée sur ses enfants ; mais Suzanne s'en est rendue indigne, et c'est de Georgette seule dont je veux m'occuper maintenant. D'ailleurs, le voudrai-je, je ne puis rien faire pour Suzanne. Elle a repoussé mes conseils, elle serait insensible à tes bienfaits. Suzanne a ses idées : elle ne se plaît pas à Marangue ; elle y étouffe et elle n'attend que le moment propice pour s'en aller.

—Où ira-t-elle ?

—Dieu le sait.

—Mais il faut la retenir, la malheureuse !

—Impossible. Elle a ses idées, te dis-je, et nulle puissance au monde ne les ferait changer. Dans trois jours elle sera consolée de la perte qu'elle vient de faire, car Gervaise, malgré sa faiblesse et sa tendresse aveugle, était un obstacle à ses projets. Je te le répète, Thomas, je ne puis rien pour Suzanne ; mais tachons de sauver Georgette. Je crois utile de la soustraire promptement à l'influence de sa sœur. Tu pourrais aider les deux orphelines, en leur donnant l'argent nécessaire pour qu'elles ne tombassent point dans le dénuement ; mais ce ne serait pas assez, à mon avis. Or, voici ce que j'ai décidé : Georgette viendra demeurer aux Ambrettes et sera élevée et instruite avec tes filles, dont elle deviendra la sœur.

—Je ne demande pas mieux, si Suzanne consent...

—Tu peux être rassuré sur ce point ; Suzanne

sera enchantée de ne pas avoir sa sœur à sa charge.

—Elle l'aime beaucoup, pourtant.

—Autrefois, Suzanne avait pour Georgette une grande affection, peut-être l'aime-t-elle encore ; mais elle a une pensée mauvaise qui étouffe en elle tous les bons sentiments. Ceux-ci se réveilleront probablement un jour, mais ce jour est loin, ne l'attendons pas.

—Georgette adore Suzanne, objecta encore Thomas, je crains qu'elle ne veuille point se séparer de sa sœur.

—Tu peux compter sur Suzanne pour décider Georgette à venir demeurer aux Ambrettes.

—C'est bien ; il sera fait ainsi que vous le voulez.

—Autre chose ; tu as revu le notaire de Per-tuiset ?

—Oui, et il sait qu'en me présentant comme acquéreur, mon intention est de payer comptant. Dès aujourd'hui, Manette, vous pouvez considérer le domaine de Salerne comme vous appartenant.

—Au beau temps, Thomas, tu me mèneras voir le château et les fermes.

—A la fin de l'année, nous aurons une coupe de bois de douze hectares à mettre en adjudication.

—Tant mieux, c'est du travail pour les bûcherons et les charbonniers. A propos, et Georges ?

—Il n'y a plus rien à tenter pour le détourner de son projet. Hier il s'est rendu au chef-lieu et a contracté un engagement. Avant huit jours, peut-être il aura reçu sa feuille de route.

—Laissons-le partir. En attendant qu'il revienne, de loin nous veillerons sur lui.

XXI

Après l'enterrement de Gervaise, auquel assista presque toute la population de Marangue et des Huttes, sans compter le comte de Raucourt et ses amis, Thomas, ayant avec lui ses trois filles, accompagna Suzanne et Georgette à leur demeure.

Le comte de Raucourt, cause innocente de la mort de Gervaise, avait voulu payer les frais des obsèques ; de plus, il avait fait remettre à Suzanne, par son intendant, une assez forte somme d'argent.

Thomas savait cela. Ce n'était donc pas pour lui le moment de venir en aide à Suzanne. Il reconduisit les deux orphelines à leur domicile afin de se conformer à la volonté de la rebouteuse.

Il annonça donc à Suzanne qu'il désirait se charger entièrement de l'éducation et même de l'avenir de Georgette ; il lui proposa, en conséquence, d'emmener Georgette aux Ambrettes où, ajouta-t-il, elle serait considérée comme sa fille et comme une sœur par ses enfants.

—Cela nous sera facile, dirent alors les filles de Thomas, car déjà nous aimons beaucoup Georgette.

Et elles embrassèrent l'enfant l'une après l'autre.

—Mais non, s'écria Georgette en pleurant, je veux rester avec Suzanne, je ne veux pas quitter Suzanne.

Celle-ci n'avait pu cacher sa satisfaction en entendant Thomas ; toutefois, elle voulut avoir l'air de prendre le temps de réfléchir.

Au bout d'un instant, elle dit :

—Je vous remercie mille fois et bien sincèrement, monsieur Thomas ; en effet, l'offre généreuse que vous me faites est un bonheur inespéré pour ma sœur. Georgette sera infiniment mieux aux Ambrettes, près de vous, qu'ici, avec moi, qui suis pauvre et un peu jeune encore pour faire une maman.

Enfin, après avoir tenu un petit discours plein de bonnes raisons à Georgette, et en lui promettant qu'elle irait la voir souvent, elle la décida à aller demeurer aux Ambrettes, chez M. Thomas.

Il fut convenu que les filles du fermier, dont la plus jeune était de l'âge de Georgette, viendraient le lendemain chercher leur nouvelle petite sœur.

Quand, une heure après, la rebouteuse apprit ce qui s'était passé, elle répondit en souriant :

—Je savais d'avance ce que dirait Suzanne.

Le lendemain, comme Georgette quittait Marangue, emmenée par les filles de Thomas, un homme qui portait la livrée du comte de Raucourt, entra chez Suzanne et lui remit une lettre. Cette lettre était signée baron Henri de Manoise. Le jeune homme écrivait à Suzanne :

« Je trouverais odieux et presque criminel de vous parler de mon amour à côté de la tombe à peine fermée de votre mère. Ce soir même je quitte

Raucourt pour retourner à Paris. Je comprends votre douleur et la partage. Ah ! Suzanne, chère adorée, pourquoi l'homme n'a-t-il pas toujours le pouvoir de consoler la femme aimée ? Mais non, je ne veux point, dans un si cruel moment, troubler le recueillement de votre douleur.

« Je reviendrai aussitôt que mon cœur me dira que ma présence ne vous sera plus importune. D'ici là, rien ne pourra me distraire. Comme depuis six mois, ma pensée sera constamment avec vous.

« Suzanne, je vous aime, mon ardent amour ne s'éteindra qu'avec ma vie ! »

La jeune fille lut deux fois ce billet, le plia en quatre et le mit sous clef dans une boîte.

La mort de sa mère l'avait réellement affectée ; mais elle chercha la consolation dans les merveilleuses promesses de son rêve. Dédaigneuse de toutes les choses réelles que ses yeux pouvaient voir, que sa main pouvait toucher, elle continuait à s'élever à des hauteurs prodigieuses : elle planait comme l'aigle ! Elle sentait en elle une force, une puissance surhumaines.

L'hiver s'écoula. Les premiers rayons du soleil d'avril mirent des feuilles vertes aux branches des chênes et des fleurs aux buissons.

George Raynal était soldat ; son régiment venait d'être envoyé en Afrique.

Mais le fermier Thomas avait toujours le même nombre d'enfants, car Georgette remplaçait Georges. Ayant trouvé à la ferme une véritable affection, beaucoup de tendresse, la sœur de Suzanne s'était habituée à son existence nouvelle.

Aussi, quand Suzanne lui demandait :

—Es-tu contente ?

—Oui, va, répondait-elle, je suis bien heureuse !

Disons encore que Thomas, le riche, avait causé dans le pays une nouvelle et grande surprise quand on apprit qu'il avait acheté et payé comptant le domaine de Salerne.

Un soir d'un de ces beaux jours de printemps, où les jeunes feuillages frissonnent sous les caresses de la brise déjà parfumée, où tout parle au cœur, à l'âme, à la pensée : murmure de l'eau, gazouillement d'oiseaux, fleur qui s'ouvre, blé qui monte, insecte qui bourdonne, zéphyr qui passe, soleil qui rayonne, Suzanne travaillait devant sa maison, assise à l'ombre d'un vieux platane.

Le soleil allait se coucher.

Tout à coup, la jeune fille entendit le bruit des sabots d'un cheval qui arrivait au trot. Sans savoir pourquoi, son cœur se mit à battre. Presque aussitôt, à travers les arbres, elle aperçut cheval et son cavalier.

Elle reconnut Henri de Manoise.

Alors le cheval ralentit sa marche, et s'avança au pas jusque devant Suzanne. A l'endroit où il s'arrêta, le cavalier se trouva enveloppé dans les rayons du soleil couchant, lesquels touchaient en même temps le haut de la tête de la jeune fille.

Suzanne tressaillit. Elle se souvenait que le jour de la mort de sa mère elle avait vu le baron de Manoise au milieu des rayons de ce même soleil à son déclin.

Le jeune homme se pencha sur le cou du cheval et ces paroles tombèrent de ses lèvres :

—Ce soir, à dix heures, je vous attendrai au bord de la Vrille, près du pont de Marangue.

Suzanne jeta autour d'elle un regard effaré ; mais elle était seule, personne n'avait pu entendre.

Ils échangèrent un regard rapide et mystérieux, puis le cavalier piqua les flancs du cheval, qui partit comme une flèche et disparut bientôt derrière un rideau de verdure.

Suzanne plia son ouvrage et rentra chez elle. Le soleil venait de disparaître. Elle était légèrement tremblante ; mais dans les lueurs sombres de son regard, éclatait une résolution énergique, presque farouche.

C'était l'heure du repos ; elle ne songea pas à manger ; elle n'avait pas faim.

A neuf heures elle revêtit sa plus belle robe et emprisonna ses magnifiques cheveux dans un bonnet frais et coquet.

Avant de partir, elle fit le tour de la maison et s'arrêta devant le lit où couchait Georgette du vivant de sa mère. Il y avait dans ses mouvements quelque chose de fébrile. Ces yeux devinrent humides et son regard presque triste.

Elle entendit une voix intérieure qui lui disait :

—Suzanne, où vas-tu ?

Mais, aussitôt, une autre voix répondit :

—Vers l'avenir, vers la lumière !

Elle s'éloigna du lit en murmurant :

—Il le faut ! il le faut !

Elle jeta un châle sur ses épaules et passa à son bras un petit panier d'osier.

Elle sortit de la maison, referma doucement la porte derrière elle, laissant la clef dans la serrure, et se mit à marcher très vite dans un étroit sentier qui descend sur la rivière.

Au bord de l'eau, à vingt pas du pont, le baron de Manoise se trouva devant elle.

—Enfin, lui dit-il tout bas, je vais donc pouvoir vous donner la preuve de mon amour. Chère Suzanne, vous verrez comme vous serez aimée, adorée... Je rêve pour vous une existence de reine...

Ce dernier mot fit courir un frisson dans les membres de Suzanne, et le jeune homme la sentit trembler contre son cœur. Il ne devina point la cause réelle de son émotion.

Suzanne faisant un pas en arrière :

—Chut ! fit-elle, je viens d'entendre quelque chose.

—Qu'avez-vous entendu ?

—Je ne sais pas ; c'est peut-être quelqu'un.

—Je suis ici depuis un quart d'heure, et je vous assure que je n'ai vu personne. D'ailleurs, que craignez-vous ?

—Rien ; mais je ne veux pas qu'on sache...

—Je vais tâcher de vous tranquilliser. Où avez-vous entendu le bruit ?

—Là, dans ces hautes herbes.

Le jeune homme marcha vers l'endroit indiqué et passa partout, foulant les herbes sous ses pieds.

—Ma chère Suzanne, dit-il en revenant près de la jeune fille, vous vous êtes trompée.

—J'ai de bonnes oreilles, fit-elle, en secouant la tête.

—Alors, c'est une loutre ou quelque oiseau d'eau qui se trouvait là.

—Au fait, c'est possible, répondit-elle.

Puis, lui montrant la rivière, dont l'eau rapide coulait devant eux :

—Je veux, lui dit-elle, que demain les gens de Marangue croient que je me suis noyée.

—Suzanne, je ne comprends pas bien dans quelle intention...

—Monsieur de Manoise, répliqua-t-elle d'un ton bref, à partir de ce moment Suzanne Vernier n'existe plus.

Alors elle ouvrit son panier qui contenait un bonnet de tulle noir, un tablier et une paire de souliers, et dispersa ses objets sur le bord de la Vrille. Ensuite, elle lança le panier au milieu de l'eau, et, se débarrassant de son châle, elle le jeta sur des feuilles de glaieuls.

—C'est fait, dit-elle.

Le jeune homme lui offrit son bras. Elle le prit et ils se dirigèrent vers le pont qu'ils traversèrent rapidement. Un peu plus loin, sur la route, un cabriolet de louage les attendait. Ils eurent bientôt franchi la distance. Suzanne ayant pris place dans la voiture, d'un bond le jeune homme s'élança à son côté.

Le cocher cingla les flancs du cheval d'un vigoureux coup de fouet, et le cabriolet fila sur la route dans la direction de Mézières.

Au même instant, une forme humaine apparut sur le pont de Marangue.

C'était Manette Biron.

—Si, à partir de ce soir, Suzanne Vernier n'existe plus, prononça-t-elle sourdement, quel est donc le nom qu'elle portera demain ?

Le lendemain matin, à l'heure où les voisins constataient à Marangue que Suzanne avait disparu, deux hommes de la commune ramassèrent au bord de la Vrille un bonnet, un tablier et des souliers qu'ils reconnurent comme appartenant à la jeune fille. Ils retirèrent aussi de l'eau un châle de laine noir, accroché à des roseaux. Ces objets, rapportés au village, où tout le monde put les avoir, furent une affreuse révélation. On ne douta pas que Suzanne ne se fût jetée dans la Vrille.

—Depuis la mort de sa mère, disait-on, la pauvre fille n'a pu se consoler ; rien ne pouvait la distraire ; on ne lui a pas vu un sourire sur les lèvres. Il était facile de deviner qu'elle avait dans la tête une idée fixe. C'est du jour où la pauvre Gervaise est morte qu'elle a eu la pensée du suicide.

Des hommes armés de grappins et de long crochets fouillèrent le lit de la rivière sans pouvoir retrouver le cadavre. Ils firent cependant une découverte qui parut très importante : à une demi-lieu du pont de Marangue, ils retrouvèrent le panier de Suzanne, qui s'était pris dans les racines flottantes d'un vieux saule.

Après trois jours de recherches inutiles, on abandonna la rivière.

On supposa alors que le corps de la jeune fille, entraîné par la rapidité du courant, avait été poussé dans une de ces profondeurs souterraines, comme il en existe dans beaucoup de rivières et particulièrement dans la Vrille.

D'un mot, Manette Biron aurait pu détromper tout le monde, mais elle garda le silence. Elle resta même insensible en apparence devant les larmes et le désespoir effrayant de Georgette.

La rebouteuse des Huttes avait ses raisons pour ne rien dire.

XXII

Depuis que Suzanne Vernier a disparu de Marangue, faisant supposer qu'elle a mis fin à ses jours en se précipitant dans la Vrille, nous franchissons un espace de six années.

Pendant ce temps, la rebouteuse s'est souvent éloignée des Huttes. Ses plus courtes absences ne duraient pas moins d'un mois. On aurait pu la surprendre la grande voyageuse, car elle avait successivement visité toutes les principales villes du continent européen.

Comme elle l'avait dit un jour, Manette Biron cherchait une trace dans la nuit, à travers le monde le passage d'une femme et d'un enfant ! Et toutes ses peines avaient été inutiles : la trace s'était effacée et nul n'avait pu lui dire ou lui faire soupçonner seulement ce qu'étaient devenus Virginie Vermont et son enfant.

Eh bien, la vieille Manette espérait toujours ; elle s'était armée d'une patience résignée, qui domptait son découragement et que rien ne pouvait détruire, ni affaiblir.

Du reste, elle jouissait toujours d'une excellente santé, conservait son activité, sa vigueur extraordinaire, en dépit de son apparence chétive et semblait ne plus devoir vieillir. C'est à peine si l'on pouvait voir sur sa tête quelques cheveux blancs.

Thomas, le riche, était resté aux Ambrettes. Manette avait eu l'idée de lui confier l'exploitation de la ferme de l'Etang, faisant partie du domaine de Salerne ; mais Georges Raynal, qu'elle voulait placer aux Ambrettes, étant parti, elle avait aussitôt renoncé à son projet.

Georgette avait seize ans. La nature avait tenu envers elle toutes ses promesses en la comblant de ses dons. Si sa beauté était moins éclatante et d'un autre caractère que celle de sa sœur, elle était également admirablement jolie.

Sa chevelure abondante et d'une magnifique longueur était blonde comme un épi mûr. De même que Suzanne, elle avait les yeux bleus, mais d'un bleu plus clair, et si son regard n'avait pas la même puissance, son expression mélancolique et rêveuse possédait un charme infini auquel il était difficile de résister. Elle avait une bouche délicieuse, un beau front, bien découvert et ses joues, rondes et fraîches, avaient emprunté leurs couleurs à la rose.

Son corps n'était pas moins parfait. Grande comme Suzanne, elle avait un peu de sa majesté.

Sa voix avait la douceur de son regard, et son sourire répondait également à l'expression du regard.

Bien qu'on n'eût pu retrouver dans la rivière le corps de Suzanne, Georgette était convaincue que sa sœur s'était noyée. Elle l'avait beaucoup pleurée, elle la pleurait encore.

Un jour, Manette et Thomas causaient dans une chambre de la ferme. On était à la fin de mai. Il faisait un temps superbe et la nature souriait et resplendissait sous les rayons du soleil.

La fenêtre de la chambre était ouverte, Thomas n'avait pas pensé à la fermer. A la vérité, il faisait très chaud et il était agréable de recevoir les caresses des souffles de la brise, qui pénétrait dans la maison. C'était également un plaisir de se laisser charmer l'oreille par les mélodies des oiseaux qui chantaient à plein gosier dans les arbres du jardin.

Or, pendant que Manette et Thomas causaient,

Georgette, ayant à la main un ouvrage au crochet, vint s'asseoir tout près de la fenêtre sous un berceau de lilas en fleurs.

Elle entendit très distinctement la voix des causeurs, et, pour ne pas devenir indiscrete malgré elle, elle allait s'éloigner du berceau lorsque le nom de Suzanne, prononcé par Thomas, la retint sur le banc. Elle tendit l'oreille et écouta.

—L'affection que Georgette a pour sa sœur est vraiment extraordinaire, dit Thomas, car, malgré le temps écoulé, elle n'a pu encore se consoler ; il m'arrive souvent de la surprendre pleurant à chaudes larmes ; et si je lui demande : "Georgette, pourquoi pleures-tu ainsi ?" Elle me répond, en s'empressant d'essuyer ses yeux : "Je pensais à ma pauvre sœur."

—Oui, répliqua Manette, elle n'a pas oublié, elle n'oubliera jamais. Il faut que, vis-à-vis d'elle, tu sois très circonspect dans tes paroles, Thomas ; car elle arrive à cet âge où l'imagination travaille, où la pensée est constamment occupée ; il suffirait d'une parole imprudente pour la mettre sur la voie de la vérité.

—Ah ! elle croit bien que Suzanne est morte !

—Sans doute ; mais Georgette a l'esprit prompt : je te le répète, il faudrait peu de chose pour l'amener à découvrir ce que tous les habitants de Marangue réunis n'ont pu deviner.

—C'est égal, Manette, vous conviendrez qu'il est étrange que Suzanne n'ait pas donné signe de vie depuis six ans, qu'elle ne se soit pas même informée de ce que devenait sa sœur, car enfin, si Georgette aimait beaucoup Suzanne, celle-ci aimait aussi Georgette.

—Je conviens de cela ; mais je ne m'étonne pas comme toi, persuadée que Suzanne a ses raisons pour ne point révéler son existence. C'est par un sentiment instinctif de pudeur et d'honnêteté, qui restait dans son cœur, qu'elle a voulu faire croire qu'elle s'était noyée le jour où, furtivement, elle a quitté Marangue. C'est encore ce sentiment, dont j'apprécie la délicatesse, qui l'empêche de déchirer le voile derrière lequel elle se cache.

—Oui, Thomas, Suzanne aimait sa sœur ; je dis plus, elle l'aime encore, puisqu'elle a le respect de son innocence ! Dans quel monde vit-elle ? Je l'ignore, mais je le devine... Thomas, Suzanne a raison de vouloir que Georgette ne sache point ce qu'elle est devenue !

—Manette, quand vous êtes allée à Paris, n'avez-vous jamais cherché à la voir ?

—Jamais !

—Vous l'auriez sans doute facilement retrouvée ?

—Je n'aurais eu qu'à me faire indiquer la demeure du baron Henri de Manoise.

—Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ? Suzanne vous est-elle donc devenue si indifférente ?

—Non, Thomas, et je peux t'avouer que je pense souvent à elle. Mais, comme je connais Suzanne, je savais d'avance que, en admettant qu'elle m'eût reçue, ce qui est douteux, elle aurait feint de ne pas me reconnaître. D'ailleurs, à quoi bon ? Le mal était fait, et je sais qu'on ne la forcera à revenir en arrière. Quand il en était temps encore, j'ai voulu l'arrêter ; tu sais le résultat que j'ai obtenu... A un amour sincère, honnête, dévoué, aux joies et aux affections de la famille, Suzanne a préféré une vie aventureuse.

—Oui, répondit Thomas, elle a dédaigné, méprisé l'amour de Georges Raynal, et pourtant, ici, avec lui, elle aurait été heureuse.

Ils continuèrent à causer, parlant d'autres choses.

Georgette n'écoutait plus. Elle s'était levée pâle comme une morte, tremblante, les yeux hagards. Elle sortit du berceau, sans bruit, et courut jusqu'au fond du jardin où elle s'affaisa derrière un buisson.

Aussitôt, ses joues furent inondées de larmes, et les sanglots qu'elle retenait s'échappèrent de sa poitrine.

—Ainsi, se disait-elle, la tête appuyée dans ses mains, Suzanne ne s'est pas noyée ; ma sœur existe et on me l'a caché !... Manette dit qu'elle m'aime toujours et que c'est pour cela qu'elle ne revient pas à Marangue, pour cela qu'elle a voulu qu'on la crût morte !... Soit, mais puisque Suzanne ne veut pas revenir près de sa petite Georgette, c'est moi qui irai vers elle ! Je ne suis plus une enfant, maintenant ; j'ai seize ans et Paris ne m'épouvante

pas !... Paris, je te réclamerai ma sœur et tu me la rendras !...

Elle resta un moment plongée dans ses réflexions.

—Oh ! ce M. de Manoise, reprit-elle, je me souviens de lui, et si je le voyais aujourd'hui je le reconnaitrais. Il s'est trouvé dans le chemin creux de la forêt, quand ma mère a été mortellement blessée par le sanglier.

—Ah ! je le hais cet homme, qui m'a pris ma sœur ! ajouta-elle avec une sombre énergie.

Puis, après un nouveau silence méditatif, elle continua :

—Je ne veux pas que Manette et Thomas sachent que je les ai entendus ; je m'en irai sans rien dire ; s'ils se doutaient de quelque chose, ils ne me laisseraient pas partir. Ils sont tous bons pour moi aux Ambrettes et j'y suis heureuse ; mais toute leur affection, toute leur tendresse ne valent pas un regard, un baiser de ma sœur !

—Oh ! la revoir, entendre sa voix, me sentir dans ses bras, est-ce qu'il peut y avoir quelque chose de meilleur au monde ?

Georgette ne pleurait plus ; au contraire, il y avait dans son regard quelque chose de joyeux.

Conseillée par son cœur, sans avoir suffisamment réfléchi, peut-être, elle venait de prendre une grave résolution.

Elle entra à la ferme avec son air habituel, et prit part aux travaux de l'intérieur sans paraître préoccupée. Manette, qui la vit en partant, ne s'aperçut point que déjà sa pensée galopait sur la route de Paris.

Après le repas du soir, l'heure du repos arriva. Georgette monta dans sa chambre, qui se trouvait au premier, à côté de celle des deux plus jeunes filles du fermier. Pendant cinq ans, Georgette avait partagé cette chambre avec la fille aînée de Thomas ; mais celle-ci s'étant mariée, et ayant emporté son lit, la chambre était restée à Georgette seule.

La jeune fille rassembla à la hâte les objets qu'elle voulait emporter et en fit un paquet. Ensuite elle éteignit sa bougie. Assise sur une chaise, pensant à sa sœur, en regardant les étoiles, elle attendit que tout bruit eût cessé dans la ferme. Le silence autour d'elle ne tarda pas à se faire profond. Pourtant elle attendit encore. Enfin, quand elle jugea que tout le monde était endormi, elle mit son paquet sous son bras, sortit de sa chambre d'un pas léger ; retenant sa respiration, descendit l'escalier et s'élança hors de la maison par une porte de derrière, qu'elle oublia de refermer.

Un quart d'heure après, Georgette n'était plus sur les terres des Ambrettes. Elle avait gagné la grande route et marchait vers la ville où elle voulait prendre le premier train se dirigeant sur Paris.

Le lendemain matin, à la ferme, quand on ne vit point paraître Georgette, et qu'on eut reconnu qu'elle était partie pendant la nuit, tout le monde fut terrifié, Thomas plus que les autres. Il mit ra-

pidement un de ses vêtements de voyage et partit pour les Huttes.

En apprenant ce qui s'était passé, la rebouteuse poussa un cri de douleur et son visage se couvrit d'une pâleur mortelle.

—Que faut-il faire ? lui demanda Thomas.

Elle le regarda comme si elle n'avait pas entendu et se mit à pleurer.

—Si seulement je savais où elle est allée, reprit Thomas.

Manette allongea le bras, et posant sa main sur l'épaule du fermier :

Georgette est en ce moment sur la route de Paris, dit-elle ; maintenant, il faut retrouver Suzanne pour retrouver Georgette.

—Quoi ! s'écria Thomas, vous supposez.

—Je ne suppose rien, je dis la vérité. Hier, Thomas, hier, à la ferme, nous avons parlé de Suzanne.

—C'est vrai.

—A ce moment, sais-tu où était Georgette, dis, le sais-tu ?

—Non.

—Eh bien, Thomas, Georgette était au jardin ; près de la fenêtre, qui est restée ouverte, je me le rappelle, sans vouloir nous écouter, sans doute, Georgette a entendu notre conversation. Tout ce que nous avons voulu lui cacher, Georgette le sait. Fatalité !

Thomas baissa la tête. Il était consterné.

Manette se mit à marcher de long en large en proie à une agitation fébrile.

—Mon Dieu, se disait-elle, il est donc dit que nul ne peut se soustraire à sa destinée !

—Manette, reprit Thomas, vous n'avez pu arrêter Suzanne, il faut sauver Georgette !

—Oui, certes, il faut la sauver ! s'écria-t-elle avec véhémence.

—Ce soir, je partirai pour Paris.

—Non, répondit Manette, ta présence est nécessaire aux Ambrettes.

—Pourtant, Manette...

Elle s'arrêta en face de lui, l'œil ardent, la poitrine haletante ; puis, dressant sa petite taille, le front haut et le buste en arrière, elle lui dit d'un ton bref :

—Cette fois, Thomas, c'est moi qui ferai le voyage de Paris !

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

LES VICTIMES

I

Deux heures venaient de sonner. Un homme de trente-cinq ans, mais qui paraissait avoir passé la quarantaine, entra au cimetière du Père-Lachaise, ayant un parapluie sous son bras, bien que le temps ne fût nullement à la pluie.

Nous allons suivre ce nouveau personnage que nous présentons au lecteur. Esquignons, d'abord, rapidement son portrait.

Ses longs cheveux plats, châtain foncé, tombaient sur son cou et ses épaules. S'il n'eût pas eu une épaisse moustache et une forte barbiche, sa figure osseuse, à la peau sèche et tannée, aurait été rouge comme une écrevisse cuite, du haut du front au bas du menton.

Sur son nez saillant, rouge aussi, était posée une paire de lunettes, dont les verres donnaient un peu d'éclat au regard de ses yeux myopes.

Il avait le corps long, mince et maigre, et, également d'une affreuse maigreur, de longs bras, de longues jambes, de longues mains et de grands pieds, chaussés de souliers mal nettoyés, aux semelles usées, aux talons écrasés.

Il était coiffé d'un chapeau à haute forme d'un âge respectable, et portait un paletot gris étriqué, dont les poches étaient bourrées de vieux bouquins achetés au rabais sur les quais. Son pantalon de drap noir, devenu luisant par l'usage, trop court, ne descendait pas jusqu'aux chevilles.

Il avait l'allure gauche et paraissait gêné dans tous ses mouvements. On aurait dit que ses bras les embarrassait d'un parapluie inutile, afin qu'eux-mêmes le gênassent moins.

Cependant, ses traits accentués, énergiques, son large front sillonné de rides précoces, et ses sourcils bruns, épais et heurtés, donnaient à sa physiologie un cachet tout particulier.

Qu'était cet homme ?

Un rêveur, un poète. Or, qui dit poète dit souvent pauvre diable. Toutefois, Jacques Sarrue n'était pas un de ces fous égarés dans le bleu qui, croyant avoir enfourché le vieux Pégase, sont à cheval sur une chimère. Il n'était, lui, ni incompris, ni même complètement inconnu. Il avait du talent, un talent réel.

Bien qu'il eût un tempérament tout autre que celui d'un poète élégiaque, Jacques Sarrue aimait le silence et l'ombre des immenses nécropoles de Paris. Aussi venait-il rêver souvent autour des tombeaux, sous les cyprès verts.

Aux railleries de ses amis il répondait :

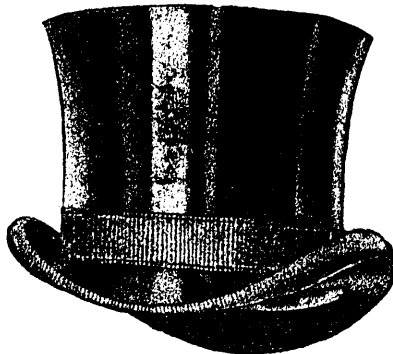
—Je n'ai jamais connu mon père : mais j'avais une mère et une sœur que j'aimais, elles sont mortes ! Je ne vais pas au cimetière visiter leur tombeau ; elles ont eu la sépulture du pauvre, et les croix noires qui portaient leurs noms ont disparu depuis longtemps. Mais là, dans le recueillement, je retrouve mieux leur cher souvenir. Et puis, pauvre rêveur, à la recherche d'un idéal insaisissable, luttant fatigué, songeant souvent au repos de la mort, j'aime le silence solennel du cimetière qui touche au profond et éternel silence de la tombe !

Voilà l'homme que nous avons montré au lecteur entrant au Père-Lachaise.

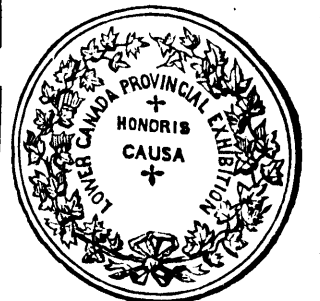
La suite au prochain numéro



LORGE
& CIE



LORGE
& CIE



No 21, RUE SAINT-LAURENT

